This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

STANFORD LIBRARIES

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

Suvorov

PRINCESSE SOUVOROFF

UARANTE JOURS

A

NEW-YORK

IMPRESSIONS DE VOYAGE

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
PALAIS ROYAL, 15, 17, 19, GALERIE D'ORLÉANS
1878

(Tous droits réservés.)

STANFORD
LIBRARIES

F128.47
S96

A ma Fille bien-aimée

La Princesse Kitou Tschetwertinsky

Ce souvenir de mon voyage

Princesse Suworoff.

QUARANTE JOURS A NEW-YORK

I

Pourquoi en Amérique? — Un aveu.

Au lieu d'écrire une préface, je vais tout de suite faire un aveu.

Les médecins ont des ressources charmantes, non-seulement pour la santé, mais encore contre toutes les variétés d'épidémie morale.

Voulant m'aider à combattre ma passion

malheureuse pour le jeu, passion qui m'aurait attirée, encore une fois, jusqu'à cet abîme, aux abords si délicieux, à l'encadrement merveilleux et si tentateur, qui a nom Monaco, mon docteur me conseilla une bonne diversion. Elle devait être aussi une cure : c'était un sérieux voyage en mer.

J'aurais choisi l'Orient, et mon but aurait été le Caire, si mon pays ne se fût trouvé en guerre avec la Turquie, dont l'Égypte est, nominalement, du moins, la vassale.

Je résolus dès lors d'aller en Amérique. Une excursion à travers l'Océan avait quelque chose de hardi qui me séduisait, malgré les éventualités d'une longue et, parfois, dangereuse traversée ; et puis, j'avais toujours rêvé de voir les Américains chez eux, sous leur ciel, dans leurs cités populeuses et si animées par la fièvre du travail ; de contem-

pler quelques beaux paysages du nouveau monde, de saluer, en un mot, cette grande terre de la civilisation industrielle qui se drape, non sans orgueil, dans son beau pavillon étoilé des Etats-Unis.

La curiosité, l'attrait de l'inconnu l'emportèrent donc sur les premières hésitations de la frayeur ou de la faiblesse, et, sûre d'avoir une intelligente et aimable compagne de voyage, je me rendis avec Mlle M... à Liverpool, où nous devions prendre le paquebot, à destination de New-York.

II

La Scythia. — Types du bord.

Le 5 janvier 1878, à onze heures du matin, je m'embarquai à bord de la « Scythia, » magnifique bateau de 5,000 tonneaux du *British and North América*. Le jour, de notre départ, jour humide et sombre, une atmosphère nébuleuse régnait sur toute la côte anglaise ; et cette tonalité grise et triste du ciel n'avait rien d'engageant. Vaguement, je sentais mon cœur se serrer à la pensée d'affronter, pour la première fois de ma vie, un voyage qui pouvait ne pas être heureux, car

il est bon de remarquer que nous nous trouvions à la mauvaise saison de l'année. Néanmoins, je me fis violence; et, m'armant de tout mon courage, je montai, sans me détourner, sur le petit yacht qui nous conduisit à l'échelle de la *Scythia*, qui, belle et majestueuse, se pavanait au mouillage et recevait, impassible, les téméraires qui voulaient bien lutter avec elle contre les fureurs de l'Atlantique.

Ces voyageurs courageux se trouvèrent au nombre de 80 personnes prises dans les classes les plus variées de la société. Il y avait deux clergymen anglais, envoyés par leur gouvernement au centre du Canada. L'un d'eux avait avec lui sa femme, six enfants et une servante; l'autre avait également sa femme, quatre enfants, mais deux bonnes. Ces pauvres hommes, si complétement chefs de famille, avaient l'air tranquille ou plutôt

résigné ; leurs enfants — heureux âge ! — étaient gais et ne pensaient qu'à rire et à jouer, tandis que leurs femmes étaient bien tristes : l'une d'elles avaient les yeux gonflés de larmes, car elle venait de quitter sa vieille mère, âgée de 76 ans et qu'elle craignait bien de ne plus revoir. L'autre ne pleurait pas, mais l'abattement, la mélancolie, un profond découragement se lisaient sur sa figure douce et pleine d'abnégation.

J'admirais sincèrement, je regardais avec vénération ces dignes personnes, ces femmes modèles qui ne pensaient et ne rêvaient qu'à une seule chose dans ce monde : au bonheur de leur famille ; oubliant tout pour ne songer qu'à élever pieusement leurs enfants et à soutenir le moral de leurs maris avec lesquels elles devaient partager les tristes et difficiles moments de la vie.

Comme contraste, des familles américaines rentraient dans leur patrie, ayant l'air joyeux et paraissant fières d'appartenir à leur riche et puissante nation. Rien de caractéristique ne les distinguait, si ce n'est leur bruyant sans-façon et leur indifférence à l'égard d'autrui.

Parmi les étrangers il y avait aussi un jeune Anglais, fort élégamment mis, et que nous soupçonnions être un artiste nomade ; il tenait religieusement de ses deux mains, gantées de gris perle, une caisse à violon, comme s'il eût porté une châsse de saintes reliques. — Nous changeâmes pourtant d'opinion à son égard : c'était l'aide de camp de lord Dufferin, gouverneur général du Canada (1). La sollicitude qu'il montra, dès la

(1) Lord Dufferin vient d'être remplacé dans son gouvernement du Canada par le jeune marquis de Lorne, gendre de S. M. la Reine d'Angleterre.

première heure, pour sa boîte à violon ; son aspect d'artiste, en quête de succès lointains, s'effacèrent pour nous devant sa physionomie véritable, qui était celle d'un galant homme, c'est-à-dire d'un jeune personnage de bonne compagnie et de parfaite instruction.

Un autre type se dessinait : c'était un jeune homme de dix-huit ans environ, qui avait l'air de très-mauvaise humeur et qui allait, disait-on, à New-York, pour se perfectionner dans la langue anglaise. L'idée de ce voyage si lointain et dans un pareil but, alors qu'il est plus facile d'apprendre, beaucoup plus près, l'anglais correct, sinon académique, des bords de la Tamise, me paraissait particulièrement bizarre. Je présume que le jeune philologue avait quelque raison plus sérieuse pour traverser l'Océan ; ses manières agitées,

son air maussade le disaient assez ; mais je ne m'y arrêterai pas davantage, si ce n'est pour constater, cependant, que ce voyageur fébrile était un jeune Français qui trouva moyen de se lier à bord avec une jeune Américaine rentrant dans son pays, après avoir, disait-elle, complété son éducation en France. L'un et l'autre pouvaient, désormais, et avant d'aborder sur l'autre continent, se prêter le concours mutuel de leurs connaissances : celle-ci, se perfectionnant dans la langue française, et l'autre, s'initiant aux hardiesses grammaticales des Yankees.

C'est à table, surtout, que les personnalités de passage se montraient aisément à notre regard observateur. Et, précisément, en face de nous se trouvait placé le marquis P..., un Espagnol envoyé en mission par son Gouvernement, pour arranger quelques affaires

concernant l'insurrection de Cuba. Le marquis P... était un homme de très-bonne tenue, rempli de tact, et charmant causeur. Il avait les manies des vieux beaux; mais ses soucis d'hygiène capillaire et de fraîcheur de teint, prouvaient qu'il appréciait l'avantage et qu'il cultivait l'art de rester jeune aussi longtemps que possible.

Nous comptions aussi, parmi les passagers, M. Klay, auteur de quelques romances anglaises, ainsi que d'un opéra « *Lalla Rouck* », portant le même titre que le charmant poème oriental, mis en musique par Félicien David, et qui est resté l'un des succès de l'Opéra-Comique de Paris.

Le reste des passagers n'offrait rien de particulier: c'étaient des commerçants, des avocats, des rentiers, passant leurs journées à boire du brandy et à jouer aux cartes. Ils

avaient le malheur de perdre ensemble contre un seul individu qui, pendant toute la traversée, a trouvé moyen de gagner à ses adversaires plus de cent livres sterling. Le jeu de cet heureux homme était, selon moi, fortement entaché d'*hellénisme*. Ses partners s'en méfiaient bien, mais la passion du jeu les emportait au point qu'ils n'osaient pas sacrifier les émotions d'une partie à la volupté de saisir, dans le sac, la main de ce joueur qui avait la veine si habile.

Tels étaient, à rapide esquisse, les éléments de la population flottante de la *Scythia*.

III

Un télégramme filial. — L'installation. — La table.

Dès que je fus installée à bord, on me remit une dépêche de ma fille qui m'envoyait ses souhaits les plus tendres et m'encourageait par de bonnes et affectueuses paroles à ne pas hésiter à partir.

Pauvre chère enfant ! elle oubliait toute la douleur et l'anxiété que mon départ lui causait pour ne penser qu'à moi seule et au bien que cette lointaine excursion pourrait me faire !

Cette dernière missive, venant du fond de ma patrie et de l'être que j'aime le plus au monde; cet encouragement si doux, et de si parfaite abnégation, produisit sur moi un effet inexplicable. De faible et d'irrésolue que j'étais, je devins forte et courageuse; je partis accompagnée des vœux les plus sincères de ma chère enfant. J'avais confiance en Dieu et j'espérai fermement que ma traversée serait heureuse.

Le navire était commandé par le capitaine Hains, un des meilleurs officiers de long-cours qu'il y ait en Angleterre. Homme rude et sévère sur la discipline, il n'en était pas moins un gentleman par excellence, affable et charmant, se faisant estimer des voyageurs et aimer de tous ceux qui servent sous son commandement, ainsi que des voyageurs qui trouvent en lui l'homme

courtois, empressé et véritablement gentleman.

Une fois sur le bateau, on nous conduisit à nos cabines, qui présentaient tout le comfort désirable. On nous fit reconnaître également nos places à la table d'hôte ; pour nous, c'étaient les premières à la droite du capitaine ; elles étaient marquées comme places d'honneur. Le moment de lever l'ancre approchait, et comme nous n'avions personne à qui envoyer nos adieux du haut du pont, nous rentrâmes dans nos cabines, Mlle M... et moi. Je fus même si absorbée par mes pensées, que je ne m'aperçus pas de l'instant précis où le paquebot se mettait en marche.

Le premier jour de notre voyage fut très-heureux et la mer était si calme que nous passâmes presque tout le temps sur le pont, excepté pendant les longs et successifs in-

tervalles des repas. Je fus stupéfaite devant la prodigalité de la compagnie Cunard, qui traite ses passagers tout à fait à l'américaine, c'est-à-dire qu'elle les fait manger toute la journée.

Qu'on en juge :

De 8 heures et demie à 10 heures, le matin, on vous sert un déjeuner composé d'une grande quantité de plats chauds, au choix de chaque personne ; du café, du chocolat ou du thé. Vous pouvez demander de tous les mets, si vous le désirez, et en redemander à votre gré.

A midi, nouveau coup de cloche pour le lunch, composé d'une dizaine de plats de viandes froides et de charcuterie, servis après deux variétés de soupe.

A 4 heures et demie, on sonne encore pour un dîner dont le menu varie chaque

jour et qui est très-copieux. Après un dessert de fromages, de fruits et de pâtisseries, on passe au café ou au thé, à volonté.

A 7 heures, nouvelle sonnette pour le thé avec sandwich, crême, biscuits, etc. Enfin, de 8 heures à 10 heures — sans sonnette, cette fois — on soupe et l'on mange tout ce que l'estomac peut désirer, et même on peut commander des plats en dehors de la carte du menu.

Cette table, perpétuellement dressée et constamment renouvelée, m'avait effrayée tout d'abord ; mais je m'habituai, sans prendre part à tous les repas, à considérer d'un œil moins étonné tous ces mangeurs qui, supprimant, sans doute, la digestion, faisaient de leur corps un véritable tonneau des Danaïdes, qu'ils remplissaient sans le pouvoir satisfaire jamais. Comme spectacle gastronomique, c'était curieux.

IV

La Tempête.

Le 6 janvier, à 8 heures du matin, nous jetâmes l'ancre à Queenstown, où nous devions relâcher pour prendre la malle de New-York.

La journée était splendide et le soleil rayonnait dans toute sa beauté. Le temps s'annonçait donc favorablement, lorsque le capitaine nous prévint de ne pas nous abandonner à une sérénité trompeuse, car il nous assurait que la traversée ne serait pas très-calme. En d'autres termes, il nous prévenait

à l'avance, en nous recommandant de ne pas trop nous effrayer, si nous tombions dans quelques bonnes petites tempêtes.

A 3 heures, nous quittâmes Queenstown, et vers les 8 heures du soir, nous perdîmes de vue la dernière lueur du phare, sur la côte d'Irlande.

A peine entrés dans la haute mer, le ciel obscurcit encore plus les ombres de la nuit, et l'océan commença à s'agiter. Les flots grossissaient de plus en plus autour de nous, et un brouillard humide et épais enveloppait tout le navire. Le mauvais temps empirait de plus en plus, et la tempête éclata dans toute sa fureur.

On entendait déjà des exclamations de frayeur, les cris, les pleurs des enfants. Le pont se dégarnit rapidement, et tout le monde, sans excepter les hommes les plus robustes,

se hâta de regagner sa cabine. Nous nous trouvâmes tous dans un état pitoyable et peu poétique à décrire. Les domestiques couraient de tous côtés, se soutenant avec peine aux rampes de fer. La vaisselle des salles et des cabines croulait, en produisant un fracas inexprimable. Des passagers qui s'étaient couchés pour éviter de nouvelles chutes et pour conjurer le mal de mer, qui devait être la conséquence de cet horrible roulis, doublé de tangage de notre paquebot, ces passagers trop prudents dégringolaient de leurs couches, et le brouhaha du bord était tel qu'il aurait rendu fou l'esprit le plus disposé au sang froid.

Et cependant, pour qui eût pu la contempler, la mer devait être magnifique dans sa colère. Les lames longues et menaçantes s'avançaient comme des montagnes vers l'étrave

du navire ; leurs crêtes, soulevées par le vent de la nuit, se déferlaient en formant d'énormes moutons d'écume, que les feux du bâtiment éclairaient çà et là d'une lumière blafarde.

La *Scythia* fut à même de montrer ses excellentes qualités nautiques ; l'épreuve fut à son avantage, mais à quelle lutte avec l'élément en courroux ne fut-elle pas exposée ! Tantôt, dans les vallées creusées par la houle, tantôt, sur les sommets que celle-ci formait, on sentait le navire s'enlever brusquement pour passer de l'une à l'autre, et les embruns, les lames déchaînées, les paquets de mer balayaient incessamment son pont.

Ma pauvre amie en devint malade, et elle fut tellement indisposée, que l'on dût appeler le médecin. Pendant sept jours, elle fut alitée et complètement dépourvue de forces ;

d'ailleurs, elle répugnait à toute nourriture.

Le mauvais temps de l'Atlantique durait toujours avec la même intensité. Nous attendions que la mer se calmât et nous espérions des jours meilleurs. Mais, hélas ! nos illusions furent bien déçues. Le soleil restait voilé derrière l'amoncellement des nuages, et le vent continuait à mugir avec fureur. La pauvre *Scythia* continuait à être tous les jours terriblement ballottée.

La consternation était générale. Le capitaine, assailli de questions sur le plus ou moins de certitude d'arriver à bon port, essayait de nous consoler de son mieux, disant qu'il avait confiance dans la solidité de son bateau ainsi que dans la discipline de l'équipage, véritablement mis à bout par le continuel travail de la manœuvre sous la tempête.

Malgré les encouragements qu'il prodi-

guait de tous côtés, le capitaine avait une figure sombre et le regard inquiet et préoccupé. Il ne prenait presque plus de repos : jour et nuit, il était à son poste, sur la dunette, au banc de quart, surveillant le gouvernail, la mâture, et commandant à la machine. Il suivait, surtout, avec soin sa boussole, faisant des efforts surhumains pour ne pas perdre sa route, car les brouillards étaient si épais, qu'il lui fût matériellement impossible, pendant plusieurs jours, de prendre le point et de faire ses observations régulières.

Toute une semaine se passa donc dans les frayeurs, les angoisses et l'abattement le plus profond. Mais le dimanche, 13 janvier, une journée splendide s'annonça par un lever de soleil radieux. L'astre matinal vint éclairer nos cabines ; ce rayon de lumière, depuis si

longtemps étranger pour nous, fut accueilli comme un sourire de Dieu ; il semblait annoncer la fin de nos tourments et nous présager le beau temps pour le reste de la traversée.

La cloche de 8 heures nous sembla plus gaie, plus sonore que de coutume. La vie renaissait dans tous les cœurs ; les plus malades, même, se levèrent en retrouvant des forces qu'ils croyaient bien perdues, et presque tous les passagers, comme s'ils eussent voulu se compter et se retrouver, apparurent au premier déjeuner.

A 10 heures, nous étions tous réunis au salon où l'on avait organisé un autel provisoire pour le service divin du jour. La majeure partie des passagers étant protestante, et tout le personnel du bateau étant anglais, l'office dut être célébré selon le rit de l'église

anglicane. Le capitaine commença d'abord par lire des psaumes et l'évangile; on chanta ensuite des cantiques, on récita des prières et le service se termina par un long sermon prononcé par l'un des ministres protestants qui étaient à bord. Tous les passagers, de religions diverses, une grande partie des matelots ainsi que tous les « Stewards » étaient présents à ce service, dans lequel on remerciait si unanimement le Seigneur de nous avoir visiblement protégés pendant la première et difficile partie de notre voyage. Certes, c'était un touchant et imposant spectacle que cette réduction de l'humanité, vivant, depuis plusieurs jours, dans l'étroite et périlleuse enceinte d'un navire, n'ayant d'autre point d'appui que le ciel et d'autre ressource que les secrets de la science, grâce à laquelle les hommes sont parvenus à dompter

les éléments et à défier les distances qui eussent paru fabuleuses il y a quatre siècles. Notre existence, à la merci des flots; ce danger perpétuel entre les foudres de l'orage et les abîmes de l'Océan; cette incertitude continuelle, basée sur l'ignorance absolue de ce qui pouvait surgir d'une minute à l'autre, tous ces sentiments, si identiques dans le cœur des personnes les plus étrangères entre elles, nous réunissaient, nous confondaient malgré nous, dans une intimité, une sympathie de pensées dont on ne peut avoir idée au sein des agitations habituelles de la vie, sur la terre ferme.

V

Récidive. — La charité à bord.

La journée étant si propice, nous nous installâmes tous sur le pont comme au premier jour de l'embarquement et nous nous trouvâmes bien heureux de pouvoir respirer à pleins poumons l'air vivifiant et salutaire de la mer. Le lunch et le dîner nous réunirent tous, de nouveau. On était content, animé, disposé aux épanchements, aux conversations bruyantes. Des éclats de rire s'entendaient de tous côtés; on oubliait les dangers passés; on faisait déjà des projets

sur notre arrivée, probablement heureuse, à New-York, et, cependant, nul n'ignorait que nous avions à franchir un endroit fort dangereux, c'est-à-dire les bancs de sable de New-Foundland, où plus d'un sinistre maritime s'est produit et, où la moindre inadvertance dans la direction du bateau, pouvait nous conduire à une perte certaine.

Le beau temps ne devait pas, hélas! être de longue durée. Vers les 7 heures du soir une tempête terrible et soudaine éclata autour de nous. Un vent de sud-ouest, bien plus dangereux que tous ceux qui nous avaient assaillis, se déchaîna contre la *Scythia*. La tempête s'étant si brusquement produite, on n'eut point le temps de baisser les voiles, quelque hâte que l'on mît à cette manœuvre; mais la force croissante de l'ouragan était telle, que le capitaine appela tous les hommes

valides, même parmi les passagers, au secours de l'équipage. C'était le grand foc qu'il fallait amener et le vent s'y engouffrait déjà à ce point que cette seule et dernière voile pouvait causer la perte du bâtiment. Matelots, officiers, serviteurs, tout le monde fut au poste périlleux du devoir, et le grand foc ne devint plus un danger, bien que la tempête se déchaînât maintenant d'une façon extraordinaire. La nuit fut épouvantable. Rejetés de droite et de gauche, ballottés, selon les mouvements du bateau, nous ne pouvions plus rester debout et l'atmosphère devint irrespirable par suite d'une brusque et suffocante chaleur. Il nous était impossible d'ouvrir les hublots par où les lames se fussent précipitées dans le navire.

Vers le matin, le vent commença à se calmer et, peu à peu, la mer reprit son aspect

sinon tranquille, du moins légèrement agité ; le baromètre se releva et, fort heureusement pour nous, nous doublâmes sans danger les bancs de New-Foundland.

Le mardi, les voyageurs organisèrent une poule composée de 24 numéros des bateaux-pilotes américains. Le numéro qui apparaîtrait à notre arrivée était le gagnant. Chaque billet coûtait 10 schellings et le favorisé du hasard pouvait devenir possesseur de 12 livres. On proposa aussi de couronner le voyage par une quête au profit d'une institution de pauvres orphelins de la marine, à Liverpool. Le capitaine me demanda de vouloir bien me charger de cette besogne; cela me gênait beaucoup, mais je pris mon courage à deux mains et me mis à la fin du dîner à faire, tenant un plat d'argent, le tour des tables de la *Scythia*. J'eus la chance

de recueillir une assez jolie somme et je fus bien heureuse d'avoir pu contribuer à une bonne œuvre.

Le capitaine nous ayant annoncé qu'il espérait arriver le lendemain, dans la matinée, à New-York, on peut se figurer quel fut notre contentement et quelle faible part le sommeil nous demanda dans la nuit. Il y eut des personnes qui ne se couchèrent pas, d'autres qui se jetèrent tout habillées sur leur lit. On était surtout préoccupé de mettre tous ses effets en ordre et les heures s'écoulèrent dans une impatience qui fut heureusement occupée par nos préparatifs.

VI

L'arrivée.

Il était quatre heures du matin lorsque nous sentîmes la *Scythia* stopper pour prendre à bord le pilote n° 3 qui venait au-devant de nous, dans les eaux du large, mais qui sont déjà celles de l'Hudson dont l'embouchure forme la grande baie de New-York et de Brocklyn.

Quelques-uns des passagers, qui avaient participé à la poule dont j'ai parlé, coururent vite sur le pont, et ce fut un jeune Américain qui se trouva avoir gagné. A ma demande

il me donna très-gracieusement une livre sterling de plus pour les pauvres orphelins de Liverpool.

Le pilote nous apporta des journaux, par lesquels nous apprîmes la mort soudaine et si inattendue de Victor-Emmanuel, roi d'Italie ainsi que l'état de la situation générale de l'Europe, tant en Russie et en Orient (ce qui m'intéressait le plus), que dans le reste du continent et en France.

C'est alors que j'appréciai les merveilleux services de la science qui permettent, non plus cette fois à un bateau bien construit et doté d'admirables machines de traverser d'immenses étendues de mer, dans un temps relativement court, mais à un fil télégraphique sous-marin, le câble transatlantique, qui, sous la seule manifestation de la volonté humaine, fait converser deux mondes de l'une à l'autre

rive, au gré et à la puissance d'une étincelle! Cette grande application de l'une des plus mystérieuses forces de la nature, l'électricité caractérisera notre siècle; elle en sera le rayon lumineux, parmi d'autres découvertes et d'autres applications extraordinaires. Donc, grâce au télégraphe de l'Océan, nous lisions, déjà en vue de la Métropole commerciale des Etats-Unis, ce qui, à moins de 24 heures, occupait ou passionnait l'ancien continent.

Avant le premier coup de cloche, nous nous trouvâmes tous sur pied, prêts à débarquer. Il fallait pourtant modérer notre impatience, car nous ne devions arriver que vers midi; auparavant il nous fallait encore subir la visite, à bord, des médecins et des douaniers de Custom-House. Vers les onze heures, les officiers de santé et les agents du fisc mon-

taient sur la *Scythia* et procédaient à toutes les mesquines et fatigantes formalités qui attendent le voyageur avant son débarquement. On nous questionna, comme dans un confessionnal, pour arriver à nous demander si nous n'avions pas quelque chose à déclarer ; et, chose dont on n'a nulle idée en Europe, après un nombre exagéré de questions plus ou moins puériles, on nous obligea à jurer sur la Bible que tout ce que nous avions répondu était l'exacte vérité.

J'ai compris, par l'abus des serments qui se fait en Amérique, que la parole simple n'a pas grande valeur dans ce pays.

Vers midi, nous entrâmes dans le port de New-Jersey où une foule nombreuse, réunie sur les quais, nous attendait, en agitant des mouchoirs et en cherchant à reconnaître des amis parmi nos passagers ; nous étions nous

aussi tous réunis sur le pont, malgré le froid excessif qu'il faisait ce jour-là.

Pendant que nous abordions d'un côté, un autre navire de la Compagnie Cunard était déjà sous vapeur, prêt à partir pour l'Europe.

A peine débarqués, nous eûmes, Mlle M... et moi, à faire comme tout le monde visiter de nouveau nos bagages. La formalité, sans être difficile, fut néanmoins assez longue. Les douaniers, je dois le reconnaître, furent complaisants et polis. En apprenant notre nationalité, ils nous dirent que les Américains considéraient les Russes comme des amis et que l'on se réjouirait de grand cœur des succès récents de la Russie dans la guerre contre les Turcs. Ces paroles nous furent bien agréables à entendre, et il en résulta pour nous une première impression excellente. Nous remerciâmes ces messieurs de ne pas nous avoir

trop fait attendre dans la visite de nos bagages et, après avoir réuni nos sacs et nos plaids nous montâmes dans une grande et assez belle voiture de remise de haute allure et suspendue à huit ressorts.

Après avoir traversé plusieurs rues de l'île de New-Jersey, nous arrivâmes au pont mobile, construit en fer, qui relie cette île à la ville de New-York et, une fois dans la grande cité, nous nous dirigeâmes sur Windsor-Hôtel, terme de notre voyage.

VII

New-York. — Premier aspect.

Le premier aspect des voies qu'il nous fallut traverser, cette quantité de rues droites et mal pavées, ces quartiers peu animés et dépourvus de toute élégance, cet ensemble peu imposant flatta médiocrement notre regard. Je commençais à me demander si c'était bien là la grande ville bruyante, affairée, riche, pleine de luxe et prodigue de comfort que l'on m'avait décrite, et j'allais me faire, déjà, une triste idée des maisons américaines, vues de l'extérieur, lorsque nous débouchâmes enfin

au milieu du plus beau quartier de la ville. Ici l'aspect changeait du tout au tout.

Après avoir coupé le Broadway, nous entrions dans la cinquième avenue où se trouvait notre hôtel. Cette rue, la plus aristocratique de New-York, était véritablement superbe et jolie. Des maisons à l'anglaise, et de construction presque uniforme, s'alignaient en un long ruban et l'aspect en eût été monotone, si les fenêtres de chacune de ces maisons n'avaient offert un coup d'œil gracieux et varié, soit par des encadrements de fleurs, soit par des stores brillants et dorés. Le goût des propriétaires et des habitants était parfois excentrique et lourd; mais on devinait, à la vue de ces ornementations diverses, le caractère de l'homme indépendant qui se soucie fort peu de la mode du jour ou de la question d'art ; qui arrange sa maison comme cela lui

plaît et non comme cela nous conviendrait d'après l'étiquette ou l'élégance.

Nous passâmes également devant une grande quantité d'églises, de temples et de synagogues de tous les styles, et enfin nous descendîmes de voiture à Windsor-Hôtel, qui est le premier hôtel à la mode américaine, c'est-à-dire à un prix fixe par personne.

Ceux qui n'ont pas vu ces grands caravansérails de première classe, ne peuvent se faire une exacte idée du degré où le luxe de tous les services peut atteindre, et quelques détails à ce sujet trouveront leur place naturelle dans ces pages qui sont, à proprement parler, le résumé familier de mes notes de voyage.

VIII

Un hôtel américain.

Le Windsor-Hôtel, dont le loyer est de 140,000 dollars (700,000 francs), contient 400 chambres et est servi par 325 domestiques. Le rez-de-chaussée, ainsi que le premier étage, ont des appartements d'un luxe inouï; le salon de réception, les salles à manger, les pièces pour le luncheon et le thé, le hall, les grands couloirs sont d'une élégance rare et du meilleur goût. Dans l'hôtel même, on a le bureau du télégraphe, la poste, un libraire, un coiffeur, etc. Je ne

m'occuperai pas du détail des appartements et de l'ameublement général de l'hôtel; je dirai seulement, que nul des plus riches établissements de ce genre, en Europe, ne saurait lui être comparé.

La façon de vivre — de manger, pour m'expliquer davantage — est, chez les Américains, assez caractéristique pour que je m'arrête ici volontiers.

Ah! avouons-le tout d'abord, les citoyens de l'autre côté de l'Atlantique ont un remarquable appétit! Ils aiment à faire grand, prodigieux même; à étonner le monde, à s'étonner eux-mêmes en tout et pour tout. Leurs facultés d'absorption sont dignes de briguer le premier rang parmi les qualités qu'ils recherchent, pour arriver à l'incomparable et au gigantesque. La vie sociale, aux États-Unis, à New-York, se résume

bien dans ces quelques mots : lancer, brasser les affaires, s'enrichir ou se ruiner d'un coup, transformer l'art en puffisme et, pardessus tout cela, être et paraître constamment affairé ; — si affairé, qu'en mangeant sans relâche et en buvant énormément, l'Américain, qui supprime tant de choses pour arriver plus vite, supprime la digestion.

Voici, à peu près, la manière dont on passait son temps à l'hôtel Windsor et partout ailleurs, du reste.

De 7 à 11 heures du matin, premier déjeuner, composé de café, thé ou chocolat, plus une *vingtaine* de plats de viandes; omelettes, jambons, volailles, sauces de tous les genres, condiments de toute espèce et de tout feu.

De 1 à 2 heures, luncheon, thé, café ou chocolat, viandes froides ou chaudes, *à vo-*

lonté et *à bouche que veux-tu*; huîtres, salades de différentes espèces, desserts, fruits, etc.

De 2 h. 1/2 à 5 heures, premier dîner dont je donne, à titre de curiosité, le menu d'après la carte authentique du jour et dont je respecte l'ordonnance et la langue :

DINNER

FRIDAY, MARCH 1, 1878

Massachussets bay oysters (huîtres).

POTAGE

Purée of oysters et consommé Colbert.

POISSONS

Boiled Codfish, sauce hollandaise.
Fried smelts, tomato sauce.
(Pommes de terre à la Brabant.)

BOILED	ROAST
Corned beef and cabbage.	Ribs of beef.
Chicken parsley sauce.	Saddle of mutton.
Beef tongue.	Turkey cranberry sauce.

(Ham glacé. — Champagne sauce.)

COLD MEATS

Terrine de foie gras. — Boned capon with jelly, etc. (Il y a des *Et cœtera* !)

MAYONNAISE

Chicken. | Lobster.

ENTRÉES

Filet de bœuf, piqué à la financière.
Fried chicken cream sauce.
Calf's Feet poêlés à la poulette (!)
Salmi of Brant Duck aux champignons.
Asparagus tops in cream on toast.
(Roman punch.)

GAME

Black-Head Duck | Lettuce salad.

VEGETABLES

Irish and sweet potatoes.
Steweed tomatoes. — Succotash. — Spinach.
Squash. — Rice. — Beets.
Oyster Plant.

PASTRY AND DESSERT

Pudding à la tyrolienne chocolate sauce (!!)
Flairs Rice Pudding. — Apple pie, — Peach pie.
Macedoine jelly. — Charlotte russe Chantilly.
Coffee, ice, cream.

FRUITS AND COFFEE

Avez-vous bien lu? Il y a, avec les *et cœtera,* cinquante plats bien comptés.

Mais, poursuivons.

De 5 h. 1/2 à 8 heures, second dîner (même menu) pour les personnes qui aiment à manger plus tard que les précédentes. De 6 à 8 heures, thé complet avec viandes, plats de toute espèce, gâteaux et fruits. Il s'agit de distraire ainsi les dîneurs de 2 heures, qui pourraient avoir faim, en restant sans manger jusqu'à 9 heures, moment où tout le monde soupe, même les dîneurs de 6 heures. On sert du thé, du café, du chocolat, quinze ou vingt plats de viande, de gâteaux, de fruits, de conserves. Cela dure jusqu'à minuit.

J'ai connu des personnages qui ne manquaient pas un seul repas et qui attaquaient, courageusement et sans se déconcerter, tous les plats du menu sans exception. Les pre-

miers jours, j'avais cru que c'était une plaisanterie de leur part, mais je m'assurai depuis que c'était bien une habitude — et pourquoi ne pas la qualifier tout de suite d'habitude de gloutonnerie ?

D'après ce qui précède, on se fera peut-être une idée de l'appétit des Américains, mais on n'en aura pas l'idée complète si l'on n'a pas vu ce qu'il m'a été donné de constater *de visu*. Nous autres Européens, nous sommes de tout petits mangeurs à côté de ces dîneurs sempiternels.

Aussi un docteur de ce pays m'a dit que les maladies d'estomac prédominaient aux Etats-Unis, et que l'exagération de nourriture, de même que l'abus des boissons, faisait naître, autant que le climat, des maladies d'intestins très-dangereuses et presque incurables. Les coutumes de ce pays sont pourtant

fort étranges, car ce peuple, si immodéré en tout, est obligé par la loi du gouvernement de se soumettre à l'abstinence la plus complète, en fait de boissons, le dimanche dans tous les endroits publics. En effet, pour aucun prix, vous ne pourriez avoir, ce jour-là, un verre de vin, et je vous défie de rencontrer dans les restaurants, les plus libres d'allures ou de préjugés, quelqu'un en tête-à-tête avec une boisson prohibée, même en mangeant.

Une autre coutume très-originale c'est le verre d'eau traditionnel que l'on vous sert à tous les repas, et à l'instant même où vous prenez place à table. Je ne trouvais pas personnellement à redire à cet usage, car j'aime l'eau glacée; mais franchement, pour ceux qui ne tiennent pas à se rafraîchir l'estomac en plein hiver, et dans un climat qui n'est

rien moins que doux, pour ceux-là (et c'est le grand nombre) l'habitude d'un pareil breuvage n'est ni agréable ni propice à la santé. N'est-il pas évident que l'abus de la glace avait un double effet pernicieux pour l'estomac et pour les dents ? Aussi le métier de dentiste est-il en vogue en Amérique, et c'est peut-être à la pratique constante de leur art que les dentistes américains ont acquis en Europe un renom assez mérité.

IX

L'aristocratie... à l'américaine.

Revenons cependant à la question culinaire, car c'est une des plus intéressantes dans ce pays des choses colossales, telles que fortunes spontanées, faillites mathématiquement prévues, appétits incommensurables ou mystifications gigantesques.

Les provisions y sont excellentes : viandes, fruits, poissons, tout est d'une fraîcheur et d'une qualité parfaites. Pour nous, la cuisine du Windsor était excellente ; nous en étions satisfaites ; mais si je devais revenir encore

une fois à New-York, je m'arrêterais désormais de préférence à Brevoort-House, le premier Hôtel « on European plan », et qui est renommé pour son comfort, son excellente cuisine et, surtout, par sa clientèle d'élite. En effet, les plus grandes familles anglaises y descendent et en disent le plus grand bien.

Comme restaurants à la mode française, il faut citer ceux de Delmonico et de Brunswick, tous les deux admirablement organisés et où l'on est absolument servi à la parisienne.

A New-York, on n'est pas avare de lumières, surtout dans les grands établissements ouverts au public. Partout l'éclairage au gaz règne en maître ; la modeste bougie est reléguée au dernier plan. Les chambres à coucher sont dotées d'appareils à gaz comme les grandes salles et les couloirs. Les bougeoirs

et flambeaux sont considérés comme inutiles : il n'y en a pas. Les premiers jours, inaccoutumées que nous étions à cet éclairage perpétuel « à giorno », nous éprouvâmes toutes les deux une sensation douloureuse de la vue, par suite de l'irritation des yeux. L'habitude vint ensuite et le gaz fut réhabilité dans nos esprits.

On me permettra de consigner ici une remarque qui m'est personnelle : à peine arrivées à l'hôtel, nous y fûmes le point de mire de tout le monde. On était si peu habitué à voir des étrangers venir dans ce pays sans autre but que la curiosité, que l'on s'était mis à l'instant à la recherche du motif qui pouvait pousser des personnes non commerçantes à faire une excursion à New-York.

Après mille suppositions, on en arriva à conclure que je n'étais pas probablement une

vraie princesse, mais tout simplement une aventurière, une intrigante quelconque. On s'étonnait de ma façon si simple et si peu guindée de me comporter avec tout le monde et même avec les serviteurs ; on ne me trouvait pas assez fière pour être une vraie princesse ; les dames ne me trouvaient pas assez « Stock-Up »,— expression purement américaine et qui caractérise on ne peut mieux ce pays où la noblesse n'existe pas, mais où l'on est plus aristocrate que partout ailleurs.

La fierté et la morgue sont les deux traits caractéristiques des Etats-Unis que l'on se plaît à qualifier de démocratiques. Tous travaillent dans ces contrées, il est vrai ; mais les démarcations sociales n'en existent pas moins et un marchand en gros ne reçoit pas le marchand en détail ; le médecin ne fréquente pas

le dentiste ; le chimiste dédaigne l'apothicaire et l'ingénieur méprise le mécanicien. L'homme enrichi et millionnaire ne connaît plus de bornes à sa raideur vaniteuse ; il en oublie jusqu'aux obscures et humiliantes origines de sa situation, et il est nécessaire, il est utile même que les observations de l'Européen policé, rappellent, même dans des livres de voyage, à l'ancien pionnier des forêts, au marchand de bananes des quais américains, au misérable portefaix des villes du nouveau monde, à tous ces gens-là, qu'une spéculation subite a fait sortir de leur ornière (et je ne cherche pas ici si la spéculation a été plus ou moins honnête, plus ou moins judaïque) il est, dis-je, indispensable, pour la morale et pour la dignité humaine, de rappeler à ces raides parvenus qu'ils ne sont, dans la vieille et traditionnelle civilisation du monde, que

des produits favorisés, hâtifs et sans racines, mais non des instruments prédestinés et bienfaisants.

Il y a, dit-on, de la véritable aristocratie dans l'Amérique du Sud, chez les anciennes familles françaises et espagnoles. Quelques villes même, dans les Etats-Unis, telles que Boston, Philadelphie, Saint-Louis, etc., comptent des sociétés anciennes et choisies. New-York, au contraire, est une ville moderne et, à ce titre, elle devrait être purement commerciale et démocratique; mais elle ne l'est certainement pas.

Malgré toutes les observations de ces dames, je continuai à garder mon naturel, à rester simple et ne pas affecter de fierté, ce qui eût été de ma part un sacrifice au bon sens, aux dépens de l'esprit, et sans compensation suffisante du côté de la société qui m'entourait.

On s'étonnera, peut-être, que je donne quelque importance à cette société d'un hôtel. En Amérique, à New-York, surtout, on vit beaucoup, quoique habitant la ville, dans ces grands caravansérails qui semblent, par là, dispenser les gens de négoce et d'industrie de s'occuper du soin d'une maison. Ainsi, dans un hôtel, c'est la société locale qu'on y coudoie encore plus que la société cosmopolite des voyageurs. On y prend pension ; on a, pour un prix à forfait, la table, le personnel nombreux, les salons et une foule d'avantages que, par la fortune on ne pourrait pas se procurer le plus souvent chez soi. Et on n'a aucune responsabilité. Tant que marchent les affaires, une famille peut faire bonne figure à l'hôtel. Si un revers de fortune survient, on en est quitte pour transporter ailleurs ses pénates, ses enfants, les nourrices, etc. Ainsi vit le

New-Yorkais. Ce n'est pas la stabilité de nos foyers antiques ! Le côté positif et pratique de pareilles mœurs rappelle difficilement la vie patriarcale des ancêtres ; mais telle est la civilisation américaine. Le monde au milieu duquel je vivais, était donc une réduction de la société de New-York, de la plus riche société, sinon toujours de la meilleure.

Je m'obstinai dès lors à ne pas aller dans le monde et à ne pas faire de nouvelles connaissances, ce qui aurait pu convaincre mes aimables critiques que je n'étais ni une aventurière, ni une intrigante ; car au lieu de chercher à m'introduire dans la société, je faisais tout pour l'éviter, ma santé, d'ailleurs, ne me permettant pas de trop me fatiguer.

Le consul russe, lui-même, avait des doutes sur l'authenticité de mon titre. Il était, à ce qu'il paraît, si peu versé dans l'histoire de

notre pays, qu'une dame lui ayant demandé s'il connaissait le nom du prince Souvoroff, en Russie, il répondit qu'il ne le connaissait pas. M. B., comme je l'ai su depuis, souffre d'une maladie qui lui ôte souvent la faculté de se rappeler des choses dont il est le plus sûr ; c'est ce qui m'explique parfaitement sa réponse à cette dame qui avait, paraît-il, intérêt à savoir le plus ou moins d'importance et de célébrité du nom illustre que je porte.

X

L'homme du Texas.

Quelques jours après notre installation, et malgré ma volonté bien décidée de ne pas aller dans le monde, le capitaine Hains qui vint dîner avec nous m'apporta, ainsi qu'à Mlle M... une invitation à une *partie de fleurs* que les dames avaient organisée au profit des pauvres de la ville. La réunion avait lieu dans les salles du « Delmonico » où l'on avait installé une vente de fleurs naturelles, étalées sur des tables et distribuées par une dizaine de jeunes filles ravissantes en costume de bouquetières.

Les Américaines de New-York sont, en général, très-jolies et même gracieuses ; la coquetterie et le charme sont innés dans leur personne. La soirée fut animée et très-nombreuse. On m'y fit faire la connaissance de plusieurs dames de la meilleure société, dont je ne me rappelle plus les noms et qui ont été charmantes et très-aimables avec moi. On m'y présenta également beaucoup de jeunes gens qui voulaient absolument me décider à danser ; mais je me sentais encore si fatiguée de mon voyage, que nous nous en allâmes à l'improviste pendant que commençait le premier quadrille.

Le lendemain nous fûmes levées d'assez bon matin, et Mlle M., qui est une excellente musicienne et qui possède une des plus belles voix de contralto qu'on puisse entendre, se trouvait dans une des salles de réception

s'exerçant dans le rondeau de la *Cénérentola*. Au moment où j'allais la chercher pour nous rendre ensemble au luncheon, quelle ne fut pas ma surprise en voyant, à l'une des portes du salon, où elle chantait, un homme écoutant, son oreille collée à la serrure et retenant presque sa respiration.

En me voyant approcher, il devint tout confus et me demanda, de l'air le plus naïf du monde, d'où venait cette musique et ce que cela pouvait bien être. — « Je n'ai jamais rien entendu de pareil, dit-il, et je ne puis comprendre d'où viennent ces sons qui me ravissent! »

J'étais on ne peut plus étonnée de voir devant moi un mélomane si original et si enthousiaste. J'étais aussi fort surprise, en présence d'un homme que je ne connaissais nullement et qui avait l'inconvenance de m'adresser la parole ; j'allais le lui faire remarquer lorsque

lui-même s'aperçut de mon embarras... Je transcris ici ses paroles : — Pardonnez-moi. Madame, si j'ai l'audace de vous parler, mais vous avez l'air si affable, vous avez une figure si douce, que votre vue me donne du courage... J'arrive du Texas, du fond des montagnes et des pays les plus sauvages... C'est la première fois que je me trouve dans une grande ville et que je marche, comme dans ce moment, sur des tapis moelleux ; que je m'assieds sur des siéges élégants, soyeux et dorés... Ces salons, ce luxe que je n'ai jamais entrevus dans mes rêves, ces femmes si belles et si richement parées qui passent devant moi ; cette musique délicieuse que vous me dites être le chant émané d'une voix humaine, tout cela m'éblouit, me fascine et me confond au point que je me demande si c'est une illusion ou une réalité !...

Je suis né dans les montagnes, au sein d'une nature riche, mais sauvage. Mon père était Américain, ma mère était Russe. Tous les miens sont morts, Je suis resté seul et j'avais résolu de conquérir une position par la fortune... J'ai travaillé durant vingt-trois années sans trêve, et ni les fatigues, ni les privations ne m'ont découragé, ni rebuté dans mon entreprise... J'oubliais tout, et jusqu'à ma jeunesse, pour ne songer qu'à la fortune, à la prospérité, c'est-à-dire à la force, à l'indépendance, à l'influence qu'elles seules vous assurent dans une société d'hommes et plus encore, je ne le comprends que trop, dans les milieux civilisés, que dans nos clans rudimentaires, farouches ou nomades.

Oui, Madame, maintenant me voilà riche ! Je possède d'immenses terres dans le Texas. Je suis propriétaire de près de cinquante mille

bœufs qui m'assurent un revenu de plus d'un million de dollars... Jusqu'à ce jour, je n'ai jamais vécu pour mon plaisir, je n'ai pas eu idée de la société, je veux donc connaître la vie, les plaisirs, et je suis venu à New-York, car on m'a dit que dans cette ville, on savait et l'on pouvait bien dépenser son argent.... Je veux me civiliser, me transformer *de squatter* en gentleman ... Jusqu'à présent, j'ai travaillé pour être riche ; maintenant, je suis devenu ambitieux et je veux paraître un *civilisé* comme tant d'autres !..

Ce discours prononcé avec tant de volubilité et avec une certaine emphase, par cet être si bizarre, si différent de tous les types que j'avais pu rencontrer dans le monde, me stupéfia tout d'abord et m'intéressa profondément ensuite.

Et, d'ailleurs, si l'aspect de cet homme pa-

raissait étrange, sa figure était bonne et son air de naïveté trahissait quelque chose de naturellement honnête. Je me sentis vivement portée à connaître davantage la vie extraordinaire de cet individu ; aussi me décidai-je à l'encourager dans sa conversation avec moi. Certes, rien ne pouvait mieux l'engager, et il me raconta entre autres choses que le Texas étant un territoire voisin du Mexique ; que les *Apaches* ou tribus de maraudeurs de la nation mexicaine, faisaient de fréquentes incursions sur les terres de l'Union et exerçaient de telles déprédations, que le gouvernement des Etats-Unis pensait très-sérieusement à faire cesser ce brigandage.

Il me confia, sous le sceau du plus grand secret, que le Président de la République avait jeté les yeux sur lui pour le prier de prendre le commandement de cinq mille

nommes, afin de faire la guerre aux irréguliers de la Sonora et de défendre les frontières journellement violées.

— Je me sens gagné par l'ambition, ajoutait-il ; je veux devenir populaire, arriver général pour que l'histoire, un jour, puisse citer mon nom, comme celui d'une illustration nationale !

Ces sentiments patriotiques, l'accent de sincère conviction de M. B..., me firent concevoir de ce personnage si nouveau, que dis-je? si inattendu, une opinion vraiment excellente. Cet homme, naguère inculte, dépourvu de toute notion de nos idées et de nos usages, me semblait être le véritable échantillon des produits spontanés de son pays, de ces hommes, hier bûcherons, et aujourd'hui sénateurs de la première république du monde.

XI

L'homme du Texas buveur de lait.

Après ces premiers propos sur la politique, nous parlâmes religion.

M. B... me dit qu'il n'en connaissait aucune, et qu'il ne comprenait même pas ce que cela voulait dire.

— « Ne faire de tort à personne et avoir toujours la conscience nette et le regard tourné vers Dieu, voilà la plus belle prescription religieuse », lui répondis-je.

— Oh ! non, madame, me dit M. B.., j'habite le Texas, c'est-à-dire le centre de l'Amé-

rique, et je suis trop loin pour que Dieu me voie !

Cette réponse si ingénue mit le comble à mon étonnement ; j'étais stupéfaite de voir une naïveté, une ignorance candide, poussées à un tel degré chez un homme qui pouvait bien avoir quarante-cinq ans et qui, malgré toute la sauvagerie de son existence antérieure, avait eu la conscience du travail et l'intelligence des intérêts, puisqu'il s'était enrichi.

Il était surprenant que sa pensée, concentrée dans les calculs matériels et aiguisée par une sorte d'ambition militaire, ne se fût jamais arrêtée à ces vagues pressentiments qui saisissent l'âme la plus étrangère aux notions saintes et la plus fermée à toute idée de civilisation.

En l'entendant parler ainsi et en voyant la

sincérité de ses accents si étranges, je conçus l'idée de le convertir à la religion orthodoxe, puisque sa mère était russe et qu'elle avait dû, par conséquent, appartenir à notre culte. Les larmes lui vinrent aux yeux lorsque je lui parlai de sa mère, et il répondit qu'il ne demandait pas mieux que d'appartenir à la même religion.

— J'ai tué beaucoup d'hommes dans ma vie, ajouta-t-il ; pensez-vous que cela ne m'empêchera pas de devenir chrétien ?

Je tâchai de dissiper en lui ces remords instinctifs, ces idées lugubres, en ajoutant que Dieu lui pardonnerait, s'il se repentait bien sincèrement.

— Que de fois, reprenait-il, j'ai vu mourir entre mes bras, là bas, dans les montagnes, un ami ou un de mes serviteurs fidèles ! Ils demandaient si je connaissais une prière quel-

conque, afin de les aider à mourir en priant pour eux ! Et moi, je me sentais le cœur glacé, je me trouvais faible et vil dans ces moments-là ; je ne savais pas prier et, cependant, une voix invisible, un souvenir de mon enfance me faisaient revenir à la mémoire une invocation que ma pauvre mère murmurait sur mon berceau. Je cherchais à pouvoir répéter cette prière ; je ne pouvais articuler, car les paroles se glaçaient sur mes lèvres. Désespéré, je me retournais vers mes hommes, en leur demandant de dire une prière : ils ne savaient pas, eux non plus ! Et alors je baissais la tête en pensant que nous étions tous maudits... Notre impuissance était pire que le néant. Le mourant s'en allait et nous n'avions rien fait pour répondre à son désir suprême !

Et sur ces derniers mots, de grosses lar-

mes coulèrent le long de son visage. J'étais émue, anéantie devant ce type d'un véritable enfant de la nature, dont l'ignorance n'empêchait pas l'explosion de sentiments sublimes et purs. Le langage de cet homme qui avait vécu en dehors de tout contact avec les lumières, ce langage était si poétique et si doucement exalté que je trouvais un charme indicible à l'entendre. Je fus attendrie, malgré moi, en écoutant le récit si simple et si touchant de ce squatter qui surgissait du fond de ses vallées et, certes, je n'avais jamais rencontré dans la vie un cœur si peu gâté, une âme si ouverte !

En voyant la favorable impression qu'il produisait sur moi, M. B... me demanda comme une faveur de lui servir de guide et de conseiller dans cette grande ville, où il ne connaissait personne. Je lui promis volontiers

de lui donner quelques indications utiles et de bienveillants avis sur les usages du monde, même de le reprendre franchement quand il ferait quelque gaucherie incompatible avec les usages reçus dans toute bonne société.

Et, en effet, lorsque nous fûmes à table, je remarquai que M. B... était timide et fort embarrassé faute de savoir comment se bien tenir ; il rougissait en parlant aux domestiques ; il craignait d'être maladroit et il se sentait visiblement déplacé. Je remarquai qu'il ne buvait pas de vin, il n'en avait jamais fait usage dans ses montagnes. Il le remplaça par du lait.

Dans la conversation que nous eûmes pendant le dîner, M. B... me confessa qu'il était prudent, méfiant même, et qu'il avait conservé l'habitude barbare de son pays de ne

pas se séparer d'un revolver, de ne dormir que d'un œil en tenant son arme à la main. On conçoit aisément combien ces révélations et l'imprévu de tels entretiens étaient faits pour m'intéresser au plus haut degré, et j'avoue que je trouvais un réel plaisir à étudier un pareil type, si complétement inédit.

XII

L'homme du Texas néophyte et général.

M. B... en vint à me parler longuement et avec beaucoup de cœur de son seul et unique ami dont il était le voisin, au Texas et pour lequel il avait une affection pleine d'estime et de vénération.

— Mon ami Organ, dit-il, est le seul être qui me comprenne ; nous nous connaissons depuis l'enfance, et il n'est pas de sacrifices qui pourraient m'arrêter s'il s'agissait de son bien. Nous passons des journées ensemble, la main dans la main, sans nous dire un mot,

mais nous nous entendons et nous aimons comme deux frères. N'importe où je serai, si Organ a besoin de moi, je quitterai tout et répondrai au premier appel de mon ami.

Ce culte pour l'amitié, ces nobles sentiments d'abnégation finirent par gagner complétement ma sympathie pour cet inculte si bon et si digne d'admiration. Aussi je me proposai absolument de guider cet esprit, non corrompu encore, dans le chemin de la civilisation où une âme la plus pure est bien vite dévoyée. Je songeai avec joie à l'idée de faire un chrétien de cet homme qui avait, sans le savoir, toutes les dispositions naturelles pour devenir un croyant fidèle et qui, par la religion, pouvait arriver à la véritable connaissance de sa dignité propre, de sa destinée, en un mot.

Je voyais d'ailleurs que M. B... me consi-

dérait comme un bon génie, une providence, placée par hasard sur sa route. Il était, il devait être tout disposé à m'écouter ; et, pour ma part, sans aucune arrière-pensée mondaine, j'étais enchantée d'avoir rencontré le type qui me semblait être le plus complétement naïf, mais aussi le plus sincère parmi les hommes.

Je lui accordai donc ma sérieuse amitié et lui permis de venir nous voir, de me demander conseil pour ce dont il avait besoin. Je lui donnai la Bible à lire ; je lui fis apprendre les prières et nous passâmes des heures entières à discuter sur la religion ; il s'intéressait à tout ce que je lui disais, et malgré les questions quelquefois trop puériles qu'il me posait, il avait l'air de comprendre assez bien tout ce que je lui disais et expliquais. En somme, il s'exprimait fort bien dans son lan-

gage naturel, poétique et imagé. J'y trouvai tout le charme de la nouveauté et de la sincérité des accents.

M. B... commençait, à son tour, à éprouver quelque contrariété d'avoir conçu, par le conseil du président des Etats-Unis, des projets guerriers au nom d'un intérêt de pacification sur des frontières incessamment violées par les maraudeurs. Il pressentait qu'il serait obligé de renoncer momentanément à ses études religieuses... maintenant il manifestait l'intention de refuser ce qu'il avait tant souhaité, sinon sollicité.

Je ne l'encourageai pas dans cette idée. Je lui donnai, au contraire, le conseil de rester persévérant et de se montrer fidèle à sa parole en lui expliquant que l'accomplissement du devoir, dans un intérêt public, surtout, était

et devait être la plus haute ambition de tout homme d'honneur.

Alors, comme s'il se faisait violence, mais pour avoir l'air de céder à mes avis, il me déclara qu'il partirait ; et que s'il n'était pas tué en combattant, il reviendrait pour ne plus penser qu'à sa conversion. Il reprenait la longue énumération de ses projets, il s'exaltait de nouveau à l'idée de devenir avec éclat quelqu'un parmi les autres, et il finissait par s'attendrir comme un enfant en répétant le nom de sa mère dont il allait embrasser la foi.

Et un jour, — à peu de temps de là, — quelqu'un frappa de grand matin à la porte de mon appartement. Je reconnus la voix de M. B... qui annonçait avoir reçu une dépêche de Washington et qui m'apprenait son départ pour cette capitale où il était mandé par le président. Je m'arrangeai à la hâte de fa-

çon à le recevoir, car je devinais à l'émotion mal dissimulée du personnage qu'il devait se passer quelque chose d'extraordinaire.

Lorsqu'il entra, sa figure, en effet, me parut toute bouleversée.

— Je pars à la guerre contre les Mexicains, s'écria-t-il. Je sens que je vais être tué cette fois sûrement !... Je suis bien malheureux, priez pour moi !...

Je le consolai, je l'encourageai de mon mieux, et comme je n'en étais pas à ignorer que cette fameuse guerre des frontières ne pouvait être tout au plus qu'une expédition de police dans les pays qui séparent le Mexique des Etats-Unis, où se réfugient, avec les déclassés et les bandits des deux hémisphères, les Indiens Apaches, autres pillards des prairies de la Sonora, je dis à M. B... que je ne doutais nullement de son succès contre

les bandits et qu'il méritait ainsi de son pays et même de l'humanité. Pour moi, cette guerre n'avait pas d'autre importance et je lui fis comprendre que j'appréciais les dissentiments du Mexique et des Etats-Unis à leur juste valeur, comme je me rendais parfaitement compte du genre de lutte qui pouvait se produire au sud du Texas.

Je me devais à moi-même, malgré la naïve ignorance réelle ou affectée de mon singulier néophyte, de lui faire entendre, sinon comprendre, que je n'étais pas dupe de l'importance exagérée qu'il donnait à des actes et à des faits dans lesquels je m'étonnais que le gouvernement de l'Union, plus avisé d'ordinaire dans le choix des hommes et des moyens, lui réservât même un rôle de gendarmerie sur des frontières infestées de maraudeurs.

Je n'en persistai pas moins, dans le doute, à fortifier M. B.... dans l'idée de servir son pays, et je lui fis promettre de nous donner surtout de ses nouvelles.

XIII

New-York monumental.

La ville de New-York offre peu de ressources comme distractions mondaines. Les fêtes ou réunions dont j'aurai à parler ne contrediront pas l'affirmation que j'avance.

Et, d'abord, New-York, d'après le coup de crayon rapide que j'ai donné de la société mercantile de cette métropole de l'Amérique du Nord, New-York n'a rien de séduisant comme capitale, ni comme centre principal de la société riche et active des Etats-Unis.

La population s'y élève au chiffre de un

million aujourd'hui dépassé. La ville est étendue et comme elle est récente, puisque sa construction remonte au dernier siècle, les rues sont tirées au cordeau, c'est-à-dire à l'alignement ; les voies ou avenues se coupent à angle droit avec une monotonie désespérante, sur le modèle de ces villes, bâties par la Compagnie des Indes, et dont on pourrait trouver quelques types en Europe et notamment en France : Lorient et Rochefort, deux arsenaux de guerre, construits par l'ancienne et célèbre compagnie.

A part le bariolage extérieur des maisons, l'aspect de celles-ci, je l'ai dit plus haut, le style, en un mot, c'est-à-dire la forme, la disposition architecturales sont identiques. Çà et là, quelques grosses constructions tranchent sur l'ensemble : ce sont de grandes banques, des docks, surtout aux abords de

l'Hudson ou du port ; des Eglises, des offices gigantesques qui sont autant de bourses particulières.

L'Europe a, généralement, fourni le modèle de ces constructions, au moins quant à l'aspect, et le génie pratique des Américains y a ajouté tout ce que l'utilité immédiate et le comfort commandent là-bas. Les théâtres, non plus que les palais, n'ont pas de caractère, et de même que les églises et une grande cathédrale en marbre blanc, érigée par les soins de M. Mac-Closkey, nouveau cardinal de New-York, (le premier prince de l'Eglise romaine que Pie IX ait donné aux Etats-Unis), tous ces monuments, dis-je, n'ont pas le moindre prestige parce qu'ils ne procèdent point d'une architecture originale et surtout parce qu'ils n'ont pas d'histoire.

Quelqu'un, devant le Kremlin et les dix

siècles d'histoire nationale qu'il révèle du haut de ses coupoles ; ou devant Westminster et les grandes traditions de l'Angleterre qu'il nous rappelle ; ou devant Notre-Dame de Paris et les fastes incomparables qu'il découvre aux yeux de l'historien, du poète ou du philosophe ; ce quelqu'un-là, même touriste indifférent, se découvrira toujours avec respect devant ces augustes monuments qui furent les témoins des grands âges, qui portent en eux, ou sur leurs murs, brunis par les siècles, comme le vêtement lui-même de la majesté des temps. Leur architecture est un symbole, leurs pierres parlent de notre gloire de jadis et nous commandent nos devoirs du lendemain.

Mais à New-York, que peuvent bien nous dire ces bazars, ces constructions immenses où le bois et le fer luttent d'accord pour arri-

ver au gigantesque sans atteindre au grandiose ? Je le répète, rien ne vous séduit, rien ne vous émeut, et il en faut arriver à cette éternelle conclusion de tous les voyageurs : New-York est une ville bâtie en lignes droites et avec des rues à angle droit, — et c'est tout.

Dans cette cité qui n'a pas le luxe des promenades bien remarquables, toute la circulation a un but industriel. Les voies de chemins de fer et de tramways se croisent et s'entrecroisent dans tous les sens. En bas, ce sont les réseaux ferrés, en haut ce sont les fils télégraphiques; et, de loin en loin, des ponts de fer, aux angles des avenues, aident à la traversée des piétons ou bien encore à quelque service d'utilité industrielle.

Dans le mouvement des trains, à traction de vapeur ou de chevaux, la foule va, vient, crie, gesticule : ce sont des marchands, des

industriels de carrefours, des porteurs de journaux, des mendiants, des pick-pockets, des portefaix... Les négociants, les boursiers, les armateurs encombrent les banques, l'office central de la Poste, les quais, les hôtels; et, partout, l'offre et la demande se produisent; partout se font de colossales affaires que le télégraphe, agent principal de toutes ces prodigieuses spéculations, fait se répercuter jusqu'aux marchés de Londres, de Liverpool, du Hâvre et de Paris. Les bureaux ou offices sont en nombre incalculable. La réclame, dans cette patrie de Barnum, a imaginé, pour désigner ces divers centres, tous ces bureaux d'affaires, les enseignes, les trompe-l'œil les plus mirifiques; et comme tous les magasins, à chaque étage, se mettent de la partie, New-York peut encore rendre des points, en fait d'orgie de lettres peintur-

lurées, dorées, ornées et ouvrées, aux quartiers les plus commerçants de Londres et de Paris.

Evidemment, au milieu d'une agglomération pareille, l'indigence a son contingent de population comme toutes les capitales ; mais ici, l'indigence affecte volontiers un dehors d'insolence que le cynisme et l'abrutissement provoqués par l'habitude de la misère et l'abus des boissons spiritueuses autorisent chez ces enfants déshérités de la liberté. Sans doute, les hôpitaux, les asiles, les Workhouses ne font pas défaut à New-York; mais la charité a, ici, des façons si peu maternelles, que le paria new-yorkais préfère le plus souvent les âpres caresses de la belle étoile et les surprises du hasard à la certitude d'un traitement auquel ont droit sa nudité et sa faim.

Albany qui est la capitale de l'Etat de New-York, n'a que 40,000 habitants; mais la ville et ses environs sont charmants, d'après ce qu'on m'en a dit, et ce sera mon regret de n'avoir pas été faire une étude du contraste eutre la cité bourdonnante de New-York et la paisible Albany. J'aurais voulu visiter aussi la capitale fédérale des Etats-Unis, voir la *Maison-Blanche*, palais présidentiel de Washington, cette cité dont la population dépasse à peine 60.000 habitants. N'avais-je pas l'intention d'aller voir également les chutes du Niagara, puisqu'il est convenu que tout voyage aux Etats-Unis ne se complète sérieusement que par une excursion aux célèbres cataractes?

Eh! certainement, j'avais tous ces projets arrêtés dans mon esprit; mais on verra plus tard pourquoi je n'ai pas pu les réaliser.

XIV

New-York dansant.

Le 26 janvier, on préparait un grand bal de charité à l'Académie de musique. Toute la société élégante devait s'y donner rendez-vous. Je fis prendre une très-belle loge d'avant-scène, car je tenais à assister à cette soirée dont la ville s'entretenait comme d'une merveille. Mais, ce jour-là, je tombai malade des suites de crampes nerveuses à l'estomac. Il me fut impossible d'aller au bal et force m'a été de m'en rapporter aux impressions des autres.

Du reste, Mlle M..., mon amie, s'y rendit en compagnie d'une dame américaine que j'avais autrefois connue en Europe, et qui m'a retrouvée à New-York, dès qu'elle a appris, par les journaux, la nouvelle de mon arrivée dans cette ville.

Mon amie me dit que le bal était très-beau, très-animé, que les dames avaient de fort jolies toilettes, mais qu'elles étaient si soigneuses pour leurs robes, qu'elles ne dansaient et ne marchaient pas autrement qu'en relevant leur traîne par un anneau de ruban cousu à la robe et passé ensuite autour du bras.

Cette habitude, vraiment trop bourgeoise, trahissait des instincts d'économie à l'excès. Peu de diamants, presque pas de dentelles dans la toilette des dames. Leurs maris, gens extrêmement pratiques, trouvent

qu'il est tout à fait inutile d'immobiliser de pareils capitaux.

A peine le bal de charité avait-il eu lieu, qu'on parla d'une autre fête qui devait se donner également à l'Académie de musique. C'était le bal des cuisiniers.

Nous allâmes à cette fête qui était curieuse dans son genre. Tous les chefs de cuisine de New-York, ainsi que leurs aides, en habit et cravate blanche, accompagnés de leurs femmes, filles ou maîtresses, sans compter un grand nombre d'amis, viennent s'amuser une fois par an à ce grand bal qui est suivi d'un souper. Ce souper est également un vrai tournoi culinaire, puisque les plus habiles chefs se font honneur d'y faire figurer leurs plats les plus vantés et sous la forme la plus extraordinaire. La salle du souper, parfaitement décorée, avait quatre rangées de tables

dressées avec un luxe et une élégance rares. La foule des curieux — comme nous — devait circuler autour de ces tables où les membres de la corporation, leurs femmes et leurs invités pouvaient seuls s'asseoir.

De notre loge, où nous nous rendîmes ensuite, nous assistâmes au bal de ces braves domestiques qui, ce jour-là, étaient les maîtres de la fête et de la maison. Les femmes se donnaient l'air de grandes dames. Il y en avait de jolies et de très-bien mises, et je remarquai qu'elles ne relevaient pas leurs traînes à la façon des bourgeoises de New-York. Tout se passa bien en galanteries d'une part, en bonnes grâces de l'autre, toujours devant les maîtres qui formaient le public de la fête. Cependant le nombre des loges n'avait pas le personnel voulu d'occupants. C'est que les Américains, comme je l'ai dit plusieurs fois,

font, malgré leur origine et leurs prétentions démocratiques, assaut de réserve et de froideur entre castes ou catégories. Ils ne peuvent pas se défendre d'une morgue qui n'a d'égale que leur infériorité originelle. Comme ce bal avait un but de bienfaisance, ils ne refusèrent certainement pas de prendre des loges, mais ils vinrent en petit nombre à la liesse de leurs valets.

Quant à moi, je ne regrettai pas cette soirée : elle était une curiosité assez piquante pour une étrangère ; et, comme étude de mœurs, elle ne pouvait que solliciter mon vif désir d'observations.

XV

New-York gazette.

Je le déclare, l'Amérique commençait à m'intéresser, malgré les lacunes et les défauts d'une civilisation faite un peu à la mode de l'habit d'arlequin, qui fut cousu à la hâte et avec des morceaux de toutes les couleurs. Je me proposais donc d'étudier ce pays avec toute la patience d'une bonne volonté et d'une sympathie que je lui apportais à l'avance. Il me paraissait utile de chercher à analyser les bons et les mauvais côtés de ce curieux pays.

Je n'eus pas à attendre longtemps l'occasion de faire quelques observations sur le caractère des gens dont je partageais en ce moment le même air respirable.

Mon propriétaire vint un jour me faire une visite en me demandant la permission de me donner le bon conseil de porter le moins de bijoux possible et surtout de tenir bien soigneusement enfermés les diamants qui m'appartenaient. Surprise de sa méfiance à l'égard de ses compatriotes, je demandai à mon digne hôtelier la raison spéciale qui lui avait dicté cette démarche.

Notre propriétaire ne voulut jamais me répondre d'une façon positive et il se contenta de me dire qu'il lui serait fort désagréable que quelque vol fût commis dans son hôtel. « *Take care of yourself!* » — Voilà, me dit-il, la devise que vous devez avoir en Amérique.

J'ai constaté, depuis, que les Américains, excellents disciples du *gnoti seauton*, étaient très-méfiants entre eux, comme des gens qui se connaissent parfaitement. Leurs rapports mutuels sont toujours inspirés par les principes de prudence et de sagesse qui relèvent de la doctrine ci-dessus.

Malgré toute la sûreté dans laquelle se trouvaient mes diamants, quelques journaux se sont ingéniés à annoncer un vol de bijoux commis à mon préjudice; c'était absolument inexact.

La presse américaine, qui est tout à fait libre, abuse le plus souvent de son indépendance pour franchir ce pauvre mur, jeté bien bas, de la vie privée. Il n'y a pas de sujets délicats, d'intérêts particuliers, de détails intimes qu'on n'aborde par la presse, avec cette impudence qu'assure l'irresponsabilité. Tout

ce qui est un sujet de profit, par un article à sensation ou par une réclame, est exploité là-bas avec l'ardeur et la mauvaise foi dont on ne se rend nul compte dans notre Europe, où le mal gagnerait de plus en plus, si la raison et la loyauté n'étaient encore un frein à des excès toujours fâcheux. L'Amérique ne connaît pas ces freins-là.

Incontestablement, je fais la part des exceptions honorables et ce qui s'applique ici à la presse, je l'étends, parce que c'est justice, aux individualités sociales, aux mœurs et aux institutions de ce pays, qui échappent, par leur mérite ou par leur valeur à des critiques, enveloppant l'ensemble.

Ainsi, je lisais tous les jours avec un grand intérêt le journal *New-York Herald*, le meilleur, sans contredit, et le mieux renseigné des organes périodiques. Cette feuille tire chaque

jour à plus de cent mille exemplaires. Son service de reportage ou d'informations embrasse l'Univers, car il ne faut pas oublier que ce journal, pour pouvoir publier, le premier, la relation des découvertes de Livingstone, envoya, il y a quelques années, un reporter à la découverte du célèbre docteur, à travers l'Afrique australe. Ce reporter était le voyageur, déjà illustre, Stanley. Encore, maintenant, le *New-York Herald* vient d'équiper un bâtiment qui a pour mission de chercher dans les régions du Pôle nord, où pourrait se trouver le fameux passage qui a, jusqu'à ce jour, déconcerté la science et dévoré l'existence de tant de navigateurs célèbres.

Le principal agent d'informations du *New-York Herald*, c'est le câble électrique sous-marin reliant l'Amérique à l'Europe. Par ce merveilleux facteur, on connaît chaque jour

à New-York les principaux événements de l'ancien continent, les débats fameux des assemblées délibérantes, les nouvelles du théâtre de la guerre quand des hostilités éclatent entre les peuples. On conçoit aisément combien je lisais avec avidité les dépêches du *Herald* qui, dans ce moment, m'entretenait de la Russie victorieuse aux portes de Constantinople.

D'autres relations très-curieuses, mais qui peignent les mœurs du pays se trouvaient dans cette feuille et notamment dans la chronique judiciaire.

Exemple :

Tantôt c'était une jeune héritière, fort riche, qui faisait attaquer par son avocat des parents qui l'avaient fait passer pour folle et l'avaient tenue enfermée dans une maison de santé, pendant de longues années; tantôt

c'était le procès de Mme Restel la fameuse femme-médecin qui tenait entre ses mains les secrets des premières familles de New-York et qui, dans sa longue carrière, plus ou moins discutable, amassa plus de un million de dollars de fortune, sans compter ses bijoux, ses magnifiques équipages, son bel hôtel de la cinquième avenue, etc.

Mme Restel est une notoriété en Amérique; sa spécialité consiste, surtout, à détruire les conséquences d'une faute commise par une jeune fille ; souvent par une femme qui n'a pas toujours été une épouse fidèle ; quelquefois enfin par une femme très-vertueuse, mais qu'un empêchement naturel contrarierait fort s'il devait la priver pendant quelques mois de ses plaisirs.

Ce genre de cure qui brave tous les codes et même celui de la morale, et qui n'est que

trop pratiqué en Amérique, a été pendant plusieurs années le succès de Mme Restel. Elle fut arrêtée, pour la première fois, il y a quelque temps, sur la dénonciation d'un détective. Peu de mois après son incarcération et sur le dépôt d'une certaine somme à titre de caution, Mme Restel fut mise en liberté et l'on ajoute que son procès pourrait bien ne pas être jugé, des personnes influentes et haut placées se trouvant impliquées dans ces vilaines histoires.

XVI

La police secrète à New-York.

J'ai parlé des détectives. Je tiens à donner quelques explications sur cette catégorie d'agents. La police du gouvernement n'étant ni régulièrement, ni hiérarchiquement organisée, on se sert de l'intermédiaire de bureaux de police privés qui existent dans toutes les villes, avec autorisation officielle, et les détectives sont les volontaires de ces bureaux. Ils espionnent, dénoncent, arrêtent au nom de la loi, mais les indications, les recherches tous les détails préliminaires relèvent de leur

initiative. Ils sont payés, comme leurs bureaux, selon la prise, et il y a des cas où ils font d'un coup une excellente affaire.

Tout le monde a le droit de s'adresser à ces bureaux, où l'on peut, en payant une certaine somme, avoir les renseignements les plus détaillés sur n'importe quel individu. Le théâtre du Palais-Royal, à Paris, a donné en quelque sorte la parodie de cette manière de faire la police, dans la comédie-bouffe si spirituelle : *Tricoche et Cacolet*. Ce sont des agents interlopes qui se jettent sur toutes les pistes du crime, du scandale et du chantage, et qui, à l'aide de travestissements variés se glissent partout, afin de ressaisir le fil interrompu des intrigues et de deviner les secrets plus ou moins importants. La loyauté native du peuple qui a produit cette comédie, répugne comme tous les peuples de grande race

à ces procédés tortueux de la suspicion permanente et de la délation cachée. Aussi le coup de fouet de la satire a-t-il eu, avec *Tricoche et Cacolet*, un grand succès en France et en Russie.

Que l'Amérique, où tout se fait à forfait et à l'entreprise, et où l'homme lui-même est un objet de spéculation pour l'homme, que dis-je ? une proie pour son semblable et, comme l'a écrit un penseur, un loup pour l'homme *homo homini lupus;* que l'Amérique qui n'a connu de procédés chevaleresques que ceux que lui en montrèrent les vrais chevaliers qui combattirent pour son indépendance; que cette terre du positivisme à outrance confie ou, plutôt, abandonne l'honneur de tous les siens à des officines sans dignité et sans mandat, cela est une affaire de mœurs contre laquelle il serait difficile de lutter.

Toujours est-il que le gouvernement des Etats-Unis s'accommode parfaitement des services d'un tel monde.

Quoi qu'il en soit, bien des crimes échappent à la vindicte publique, soit qu'on n'ait jamais pu découvrir les coupables, soit qu'on n'ait pas pu réunir des preuves suffisantes. Ainsi dans les quelques bals où j'ai eu l'occasion de me trouver, on m'a montré un jeune homme d'élégantes manières et valsant avec beaucoup d'entrain. Il avait été accusé d'avoir assassiné son père. Après toutes sortes d'enquêtes, on ne put pas faire la preuve et le jeune homme fut remis en liberté. La société après l'avoir accusé de parricide, le reçut de nouveau dans ses salons; il s'y amuse et personne ne songe plus à une pareille aventure.

Un des types les plus remarquables parmi

les accusés à large envergure, c'est le nommé Tweet, enfermé depuis deux ans dans les prisons sous l'inculpation d'un vol, au préjudice de la ville de New-York, de la somme de 40 millions de dollars, soit 200 millions de francs.

Ce voleur illustre mène dans sa prison une vie douce et agréable ; il s'y est fait meubler un appartement dans le goût le plus exquis. Il a ses domestiques, son cuisinier, et, tous les jours il reçoit des amis à sa table. Enfin, il a des équipages et ne manque pas de faire sa promenade régulière dans le parc.

« Voilà, certes, une prison bien supportable ! » m'écriai-je, au récit que l'on me fit d'une telle affaire et d'un pareil traitement. J'avoue aussi qu'il me fallut les affirmations les plus autorisées pour que je ne traitasse pas tout cela de fable.

XVII

L'homme du Texas reparaît.

Abordant un autre sujet, je ne veux pas me dispenser de dire quelques mots d'une représentation du *Barbier de Séville*, donnée, en anglais, par des enfants.

Pauvre musique! pauvre Rossini! — Si le maëstro a pu assister, du haut de son immortalité, à une fête pareille, combien il a dû frissonner d'horreur devant un pareil outrage fait à l'une des plus belles créations de son génie! Quels accords déchirants! quelle parodie! et quel malheur que les Américains

n'aient pas compris tout le mauvais goût d'une pareille exécution...

Signalerai-je aussi, parmi les distractions banales de la cité, l'Aquarium où l'on rencontre — en fait de poissons — toutes les variétés de pigeons ! Le fameux boa qui venait de se donner une nouvelle petite famille ? Les cirques, où la dislocation tient lieu de poses académiques et élégantes ? Les musées de curiosités dignes, tout au plus, des exhibitions foraines les plus vulgaires ?

En vérité, je ferai grâce au lecteur bienveillant qui m'a suivie jusqu'ici, de descriptions et de réflexions sur de semblables thèmes. Il me serait bien difficile, d'ailleurs, de pouvoir citer quelque chose de curieux et d'original.

Mon séjour à New-York menaçait donc de prendre une tournure des plus monotones,

lorsqu'un incident bien singulier vint me surprendre brusquement dans mes loisirs tranquilles.

Je lisais un jour une feuille de Chicago, et quel ne fut pas mon étonnement lorsque, en parcourant le compte-rendu d'un procès criminel, le nom de M. B... notre connaissance du Texas surgit sous mon regard.

Le journal citait ce M. B... parmi les trois avocats de l'accusé.

— Quoi! c'était là notre sauvage, notre inculte, l'homme de la nature, mon néophyte dans la religion orthodoxe?

Je n'en pouvais croire mes yeux et je m'imaginai que ce devait être un simple homonyme et non ce candide illuminé, supérieurement original dans son innocence...

Pourtant ma curiosité était au plus haut point surexcitée et je tenais à avoir au plus

vite quelques éclaircissements. Nous nous adressâmes pour cela à un des premiers détectives de la ville et voici ce que nous apprîmes :

Le M. B..., du journal de Chicago, était bien le même individu que nous connaissions. Il n'avait jamais habité, ni jamais rien possédé dans le Texas ; il était loin d'être le naïf ingénu que nous avions cru, et il professait depuis bien des années la carrière d'avocat qui l'appelait à cette heure à défendre un assassin devant la cour de Blumington.

On se rappelle, sans qu'il soit besoin d'y insister davantage, la situation, bien différente à celle-là, que se faisait auprès de nous le personnage en question. Nous en restâmes abasourdies. Nous avions cru pouvoir résister victorieusement à toutes les embûches qui vous sont tendues à chaque pas dans

cette patrie du puffisme, et nous donnions tête baissée dans le panneau d'un prodigieux mystificateur, comédien de premier ordre, qui sollicitait une interprétation d'un verset de la Bible comme une grâce, qui poussait l'ingénuité jusqu'à commander le respect dû à l'ignorance involontaire, et qui avait le don des larmes, puisque ses pleurs jaillissaient de ses yeux en parlant de sa mère — une Russe — par hasard! Non, je l'avoue, pareille aventure ne m'était jamais arrivée.

Et puis, enfin, dans quel but ce membre du barreau américain — on connaît maintenant le barreau des Etats-Unis d'après les faits que je raconte — dans quel but ce familier des assassins et des pick-pockets (puisqu'il les défend), s'était-il fait un jeu de cette suprême inconvenance? Jamais il n'avait été indiscret, jamais il ne m'avait rien demandé. Sa mi-

mique et ses paroles incohérentes se renfermèrent dans le programme de bêtise qu'il s'était imposé à lui-même, non sans y réussir, comme si la bête, en lui, eût voulu protester contre ces affectations d'un esprit qui se force trop. Il fut avec moi, avec nous, obséquieux, respectueux jusqu'à la vénération. Il nous imposa la sympathie de la pitié... et, peut-être, soutenait-il une gageure! — On n'est pas plus avocat de New-York!

Que ce digne clown de la société américaine ne me garde pas rancune, s'il lit ces pages que des amis se proposent de porter au-delà de l'Atlantique, non comme un guide, mais, peut-être, comme un résumé d'impressions qui éviteront à d'autres les surprises de l'esprit yankee!

XVIII

La neige à New-York.

Il n'y avait cependant pas de temps à perdre si je voulais profiter de mon séjour aux États-Unis. Je devais, soit combiner quelque excursion au-delà de New-York, soit profiter des distractions qui pouvaient m'être offertes dans cette ville.

Nous acceptâmes une invitation dans la loge d'une de nos connaissances, M. S..., pour l'Académie de musique où devait être donné un grand bal paré et masqué par la société de Liederkranz. Ce bal fut assez

animé; les masques les plus variés, les costumes les plus réussis s'y rencontraient pêle-mêle. Plus de quinze mille personnes dansaient et se bousculaient volontiers au milieu de la gaieté et de l'entrain.

On entendait retentir tous les idiomes *et* particulièrement l'allemand. La consigne avait été donnée que tout le monde otât son masque ou son loup à une heure du matin. Ce mot d'ordre fut ponctuellement suivi et — naturellement avec l'intrigue — s'il y en avait là — tout l'intérêt du bal masqué disparut.

Nous quittâmes le bal pour aller essayer de souper à l'un des meilleurs restaurants, Delmonico et Brunswick; mais nous eûmes encore une fois à constater que les capitales de notre chère Europe entendaient mieux qu'en Amérique l'hospitalité de la nuit. Ici tout était

fermé à une heure et demie du matin. Force nous fut de nous adresser à notre propre hôtel où nous obtînmes, à grand peine, une aile de poulet, un peu de jambon et des oranges. Pour du vin, impossible de nous en procurer. Il nous fallut accepter du brandy avec lequel, en y mêlant des oranges et du sucre, nous arrivâmes à composer une boisson aussi américaine que détestable, et comment ne pas s'en contenter ?

La neige qui tomba bientôt après à New-York me rappela ma patrie. Ici elle fut un attrait pour moi, et son abondance permit la circulation en traîneaux pendant quelques jours. Mais le dégel arriva assez vite et les voies furent horriblement souillées d'une boue neigeuse et de flaques d'eau qui rendaient toute promenade impossible, même en voiture. L'édilité new-yorkaise ne faisait

rien pour remédier à cet inconvénient. Elle se souciait peu de faire procéder à l'enlèvement des neiges et au balayage des rues, soit par économie, soit par incurie. Pourtant on m'a plusieurs fois affirmé là-bas que les propriétaires des maisons paient des impôts urbains assez lourds pour l'entretien de la voierie publique. D'après cela, il est facile de conclure que le dernier mot de l'administration municipale et du comfort public n'a pas été dit par les citoyens de la capitale commerciale des Etats-Unis.

XIX

A Arion-Ball.

Dans ce résumé de mes impressions de voyage, je dois également mentionner ici le grand étonnement, suivi de réel plaisir, que me procura la rencontre que je fis un jour de M. S..., un ami de ma famille et qui m'avait connue encore enfant.

Je le trouvai changé, c'est naturel, mais il était surtout métamorphosé en Américain. Il en avait le type, les manières, l'esprit d'activité et de spéculations intelligentes. Il était devenu très-riche à la suite d'une entreprise

de gaz d'un nouveau procédé, et les principaux établissements de New-York en étaient les clients.

Marié à une fort jolie femme, M. S... nous fit avec une rare courtoisie les honneurs de la ville dont il est devenu citoyen, et j'eus occasion de remarquer qu'il s'était uni à une femme des plus sympathiques et des mieux élevées.

M. S.. nous invita dans sa loge, à Arion-Ball, où devait être donné un bal masqué, le plus populaire et le plus caractéristique de la saison. Un immense bâtiment, qui n'était autre que l'hippodrome de New-York, avait été transformé en un jardin enchanteur, illuminé de la façon la plus pittoresque. Des masques de toutes les couleurs et de tous les styles s'y étaient donné rendez-vous. Deux orchestres jouaient à tour de rôle, les morceaux tirés

que, décidément, les bals masqués ne sont pas la spécialité dominante de l'esprit inventif des Américains.

Un autre jour nous allâmes avec M. S... et sa femme au théâtre Wallack, qui est le théâtre le plus fashionable de New-York. On y donnait « *Money,* » une pièce très en vogue et fort bien jouée.

L'auteur tendait à démontrer cette vérité de M. de la Palisse, dans notre époque si positive, que l'argent est un des éléments essentiels pour être heureux et pour avoir des amis. Le principal rôle était interprété par M. Wallack, un des meilleurs comédiens des Etats-Unis et qu'on applaudissait avec enthousiasme.

Les autres acteurs étaient excellents aussi, et, en somme, cette soirée dramatique nous a laissé une bonne impression.

Après le théâtre encore grand souper chez Delmonico, offert gracieusement par M. et Mme S...

Je le répète, les plaisirs aux Etats-Unis ont quelque chose de froid et de monotone. La variété des distractions au point de vue des relations sociales et des choses de l'intelligence fait totalement défaut ici. On ne saurait se contenter sans cesse de bals de corporations puisque ceux de la société la plus aristocratique et la plus raffinée vous fatiguent quand ils se succèdent sans de raisonnables intervalles; on ne peut pas non plus, quand on a été gâté par les chefs-d'œuvre lyriques et dramatiques, si supérieurement représentés en Europe, goûter les productions théâtrales de l'Amérique, sans ressentir un peu de fatigue sinon d'ennui; enfin ce ne sont pas des plaisirs de premier ordre que les ex-

hibitions de Barnum, les pantomimes des cirques et les concerts par souscription...

Toutefois, je me sentais portée à juger avec bienveillance cette société laborieuse, froide à l'aspect et gauche au plaisir, et je me disais que les peuples jeunes aiment avant tout la lutte et que la lutte ici c'est la bataille permanente des intérêts : *Money for ever* ! « L'heure des sentiments viendra plus tard, pensai-je... les nobles sentiments n'ont pas déserté l'âme de l'Américain. »

Les circonstances devaient me donner un cruel démenti.

XX

Une infamie.

Un jour, en rentrant d'une promenade on me remit une lettre dans laquelle un individu, se cachant évidemment sous le faux nom de Mockrewsky, me sommait de lui envoyer immédiatement 25 dollars, sinon il publiait le lendemain même, dans l'un des journaux de la ville, un article outrageant contre moi.

Une pareille menace, un si infâme procédé portèrent à son comble ma légitime indignation. Je me savais trop bien à l'abri de toute attaque pour avoir à redouter une tentative

même calomnieuse, mais cette sommation criminelle me fit douter un instant de l'hospitalité et de la loyauté d'un peuple au milieu duquel une sympathique curiosité m'avait amenée.

Je m'adressai d'abord au maître de l'hôtel pour qu'il pût me conseiller en cette fâcheuse occurrence, car je n'étais pas disposée à user du procédé du dédain, grâce auquel les forbans de la plume trouvent l'impunité et de nouveaux encouragements pour renouveler leurs infamies.

M. Wait me conseilla de faire aussitôt appeler un détective et de lui confier cette affaire qui était fort délicate, car elle exigeait une enquête très-minutieuse. Je consentis à me servir de ce moyen, et je lui remis la lettre pour qu'il la confiât à son tour à un détective que l'on appellerait en mon nom.

Malheureusement, toutes les recherches

furent vaines et tout le flair des hommes de police se trouva en défaut. Les heures se passaient sans que je pusse éclaircir ce mystère. Mais, par contre, deux jours après la menace, un article des plus odieux parut contre moi dans un journal; l'attention de toute la ville fut attirée sur ma personne par une divulgation de sottes et méchantes calomnies qui ne se rapportaient nullement à moi, ni, peut-être, à qui que ce fût. Mais le reptile avait jeté sa bave; l'œuvre mauvaise était accomplie et puisqu'on n'avait pas voulu jeter une pincée d'or à ce mendiant qui jouait du scandale, le mendiant s'était révolté et il avait exécuté son abominable menace.

La liberté qui peut permettre impunément à l'outrage de se produire de cette manière; le peuple et les lois qui laissent faire de telles choses, ne sauraient nous obliger à les admi-

rer outre-mesure ; aussi, mon séjour à New-Yorck devenait-il désormais impossible. Je décidai que j'avancerai mon départ.

Je dois le dire, l'absurdité, le mensonge, la forme calomnieuse de l'attaque, provoquèrent dans la presse honorable de New-York, car enfin, il y a encore quelques bonnes exceptions, provoquèrent, dis-je, d'unanimes protestations. Chez mes amis, dans nos relations, je trouvai des consolations et surtout des accents indignés contre l'insulte qui était faite, dans leur pays, à une personne étrangère, venue d'Europe uniquement pour admirer l'œuvre du travail et de l'activité humaine dans la patrie même de toutes les grandes forces d'expansion. Mais mon parti était pris ; d'ailleurs, mon émotion indignée était telle, que ma santé s'en ressentit aussitôt.

Et je me faisais d'amères réflexions : Moi qui étais venue chercher le calme et la tranquillité dans ce pays que l'on disait hospitalier, et auquel je ne demandais que de me laisser vivre et passer paisiblement durant les quelques mois que je me proposais de rester en Amérique, j'avais donc pu servir de point de mire au chantage et je devenais, pour d'odieux contempteurs de l'honneur privé, un sujet de basse spéculation ?

Eh quoi ! ce serait là le respect, tant vanté en Europe, que les Américains professent pour les femmes ? Mais c'est une illusion ou c'est de l'ironie ; et ce serait une prétention bien exagérée si les Américains se croyaient, comme ils le disent, bien supérieurs aux Européens dans leurs procédés de galanterie vis-à-vis des dames qui se rendent aux États-Unis. Chez les grandes nations policées

de l'Europe, jamais une femme honorable ne serait l'objet d'un pareil guet-apens. En dehors des lois, il y a les mœurs qui s'opposeraient à un pareil trafic d'infamie.

Je l'ai déjà dit, à peine mon nom parut-il dans les journaux, que je fus assaillie par les protestations d'estime et de respect de beaucoup de monde. Les reporters de la presse ne manquèrent pas de se présenter à leur tour. Ils venaient, sous prétexte de prendre ma défense, me demander des détails sur ma position sociale, sur mon existence, mes habitudes, que sais-je? Je répugnais à de semblables divulgations sans intérêt pour autrui; aussi, je me renfermai dans la réserve la plus absolue qui seule, du reste, convenait à mon caractère.

Malgré cela, le lendemain, les chroniques parlaient de moi, dans un sens sympathique

à la vérité, et en faisant l'apologie du nom illustre que je porte, mais elles nous attribuaient à moi et à mon amie, mademoiselle M...., des réflexions et des réponses qui n'existaient que dans l'imagination des reporters.

La publicité autour de mon nom fut si grande à la fin, que le séjour de New-York qui m'était déjà devenu impossible, me fut désormais pénible et positivement désagréable. Aux singuliers soupçons dont j'avais été l'objet lors de mon arrivée, succéda, depuis cette affaire de chantage, une sorte de popularité sympathique, tant qu'on voudra, mais obséquieuse et par conséquent ennuyeuse. Je ne pouvais plus faire un pas, ni prononcer un mot sans que les feuilles publiques s'en emparassent; aussi, je résolus de partir immédiatement pour l'Europe, malgré la mauvaise

saison de l'année, car nous approchions de l'équinoxe.

Sur ces entrefaites, je reçus des nouvelles très-inquiétantes sur la santé de mon père ; aussi je résistai à toutes les instances et je décidai de profiter du départ du bateau de la compagnie Cunard, à laquelle nous avions aussi demandé nos billets de retour.

Le départ était fixé au 27 février, à une heure de l'après-midi et c'était encore par la *Scythia* que nous nous en retournâmes en Europe, après avoir passé quarante jours dans le Nouveau-Monde et n'avoir vu en tout et pour tout que New-York, ville grande et affairée, tant qu'on voudra, au point de vue commercial, mais nullement un centre de bonnes façons et surtout de politesses à l'égard de l'étranger.

Quand vous y rencontrerez quelques bons

procédés et un peu d'empressement aimable, n'oubliez pas que ce sont des personnes venues d'Europe qui vous font ce bon accueil; les Américains autochthones ne connaissent pas et n'admettent pas ces manières. On a vu par l'exemple de l'avocat B..., quand ils ont la plaisanterie gratuite, combien elles est bestiale; et par l'invention du journaliste diffamateur, combien, lorsque cette plaisanterie, quand elle a un but intéressé, devient abominable et digne des châtiments que les nations policées ne manqueraient jamais, en pareil cas, d'infliger à de tels bandits.

Tout ce qui relève du sentiment et de l'imagination noble et élevée, n'a point ici de patrie naturelle. Et si Ovide revenait parmi nous et qu'il fût exilé dans cette région comme il fut autrefois relégué chez les Sarmates, il pourrait s'écrier encore avec amertume :

« Ici je suis un barbare, car ils ne me comprennent point. »

Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis!

Toute idée d'ambition chez les hommes part d'un principe pratique et n'aboutit qu'à une fin pratique : l'argent. Et, au moins, avec l'argent, ces enrichis tendent-ils à renouveler le patriciat illustre des républiques marchandes comme autrefois Venise et Gênes? Non certes, l'argent de la spéculation retourne à la spéculation, et s'il n'est pas perdu, il a son emploi dans des exagérations de comfort et de luxe massif ou matériel.... Mais n'y cherchez pas le bon goût.

On ne rencontrerait donc l'idéal dans ce pays dont les jeunes filles elles-mêmes font, avec leur *flirtage* ou avances continuelles de coquetterie, une sorte de spéculation toute

américaine, car la séduction dont elles deviennent l'objet est pour elles la source productive de gros dommages et intérêts si le mariage ne répond pas à leurs adroits calculs.

Eh bien! quand la femme trafique ainsi de son cœur, de ses grâces, afin d'attraper, selon le hasard des circonstances, un mari ou une grosse indemnité et selon que le séducteur de passage se sera légèrement engagé, quand, dis-je, la femme expose ainsi sa dignité et que, pour elle, tout se compense par l'argent, il ne faut pas demander à quels froids et insatiables calculs peut descendre l'homme de ces mêmes pays. Là-bas, le cœur c'est le dollar.

Ma conclusion est donc celle-ci :

La vie de New-York n'est pas faite pour nous autres gens du monde européen. Dans

notre ancien continent, nous sommes habitués aux honneurs, aux hommages, à toutes les délicatesses de la courtoisie, et j'estime que ceux qui n'ont pas un but sérieux ou mercantile ne doivent pas risquer les hasards d'une longue traversée. Oui, ils trouveraient un grand peuple laborieux ; mais ils ne débarqueraient pas sur une terre de traditions exquises. Oui, ils verraient de grandes agglomérations humaines, actives, âpres au travail et au gain ; mais ils ne trouveraient pas une société dans le sens exquis du mot; non, ils ne trouveraient pas une capitale.

Ce n'est qu'aux étrangers que New-York doit les agréables distractions de la bonne compagnie et des fêtes.

Oh ! élégants désœuvrés, touristes intelligents, restez donc en Europe.

XXI

Le départ. — Temps favorable.

Le jour fixé pour notre embarquement se leva splendide. Le temps s'annonçait magnifique, l'aspect du ciel était rassurant, le soleil nous gratifiait de ses meilleurs rayons, la mer calme encourageait de nombreux départs.

Tous mes amis, ceux dont l'amabilité constante avait atténué, pour nous, les déceptions et les amertumes du séjour, vinrent nous accompagner jusqu'au bateau.

A notre arrivée, nous fûmes reçus par le capitaine Hains qui nous exprima toute sa

joie de nous avoir encore à son bord. Les officiers, les matelots et les serviteurs vinrent nous saluer; après quoi, on nous conduisit à nos cabines qui, cette fois, nous furent désignées à souhait, au-dessous de l'entrepont, parce que nous devions y éprouver beaucoup moins les effets du roulis.

On nous présenta, ensuite, un certain nombre de personnes qui devaient accomplir la même traversée. C'étaient, pour la plupart, des familles de riches commerçants allant en Europe pour affaires ou par désir d'agréable promenade. Dès le premier jour, nous nous liâmes avec la famille Wait, parente du propriétaire de Windsor-Hôtel, et qui se rendait, avec deux petites filles, deux ravissantes et sympathiques créatures, à Paris. M. Wait allait surtout dans cette capitale pour y consulter deux médecins spécialistes au sujet de

sa santé qui avait été fortement altérée pendant un long séjour à l'isthme de Panama.

Cette famille était si affable, si gracieuse, que je regrettai de ne pas l'avoir connue lors de notre séjour à New-York. Tout le temps de la traversée, bien que ces excellentes personnes fussent malades elles-mêmes, leurs soins et leurs prévenances nous furent prodigués avec un tel empressement que nous nous félicitâmes de relations aussi parfaites.

Nous eûmes également de très-bons rapports avec Monsieur et Madame C...., d'origine écossaise qui étaient aussi très-bien et fort agréables.

Une de nos connaissances les plus intéressantes que nous fîmes également à bord, c'était celle du capitaine Markam, Anglais, qui avait exploré la partie la plus élevée du pôle nord et qui retournait en Europe après avoir

parcouru tous les états de l'Union Américaine où il était allé pour faire des études scientifiques.

Le capitaine Markam était le type accompli du gentleman ; il était homme de bonne société et de conversation agréable, intéressante, variée. C'était, on le conçoit aisément, une bonne fortune pour nous que de nous trouver avec ce personnage qui passait des heures entières à nous raconter ses voyages.

Nous fîmes aussi la connaissance du général Lawrence, un des héros de la guerre de sécession où il perdit un bras.

Toutes les personnes que je viens de nommer formèrent un cercle avec nous, et ne nous aperçûmes pas, de cette manière, de la trop grande durée de la traversée.

J'ai déjà écrit que la beauté du premier jour nous donna le plus grand courage. Nous étions

tous sur le pont et personne ne s'avisa d'être malade. Seulement, ce favorable début nous effrayait, presque, et chacun de nous se demandait avec inquiétude si le ciel n'était pas trompeur au point de nous réserver, en nous les cachant, les plus terribles tempêtes du centre de l'Atlantique.

En effet, lorsque nous approchâmes de New-Founland, notre bateau s'engagea sur une mer très-agitée. Les vagues étaient tellement fortes et la *Scythia* balançait avec une telle violence, qu'il nous fut impossible de rester sur le pont, et aussitôt les passagers, jusque-là bien portants, furent presque tous incommodés.

Cela dura trois journées : grosse mer, ciel rembruni, prostration à bord....

Ces trois jours passés, la tempête se calma, le ciel redevint clair et les passagers commen-

cèrent à réapparaître de nouveau sur le pont. Les réunions se reformèrent et reprirent leur entrain et leur gaieté.

En ce qui concerne notre petit cercle, nous étions loin de nous ennuyer. Tous les soirs, un souper commandé exprès pour nous, nous réunissait à part. Le menu ne variait pas, mais le cuisinier confectionnait admirablement les plats qu'il nous destinait. C'était du poulet dit *à la diable* fortement relevé au poivre de Cayenne; du macaroni à l'Italienne, également très-poivré; des anchois au pain grillé, et le tout était arrosé de champagne.

Après un souper de ce genre il était impossible d'aller se coucher de suite; aussi nous portions nous en grande compagnie sur le pont, où nous restions à nous promener et à bavarder jusqu'à minuit.

Du reste, le temps était redevenu merveilleux, un clair de lune superbe embellissait nos soirées, et la mer ne cessait de reprendre son calme. Le capitaine espérait bien nous conduire à bon port avant le commencement des tempêtes équinoxiales. Pourtant le *New-York Herald* avait prédit une grande et dangereuse tourmente pour le 7 mars, et le 7 mars c'était encore deux jours avant notre arrivée à Liverpool ; c'est-à-dire que nous devions nous trouver alors en face des côtes d'Irlande, mais dans la haute mer, — une partie, entre parenthèses, assez redoutée des navigateurs.

La pensée de ce lugubre passage troublait un peu notre moral, et nous craignions de nous réjouir d'avance sur notre heureuse traversée, parce que nous ignorions encore comment elle finirait.

Nos amis, M. et Mme Wait, n'étaient guère plus rassurés que nous et ils avaient le droit d'avoir des appréhensions en face de cet Océan où s'était engloutie leur fille aînée, une belle personne de dix-neuf ans, lors du naufrage de la *Ville du Havre*, il y avait déjà quatre années. On se rappelle encore le désastre maritime de ce grand paquebot de la Compagnie transatlantique, qui sombra en vue des côtes de France avec un si grand nombre de passagers. Mlle Wait, dont on nous montra le portrait encadré de noir, fut une des victimes du naufrage. Elle accompagnait en France son frère malade, et elle espérait bientôt revenir dans sa patrie. Sa mort produisit une sensation douloureuse à New-York, et je suis encore impressionnée moi-même au souvenir des accents pleins de larmes de ses pauvres parents. Le père, sur-

tout, M. Wait, contemplait d'un air sombre les flots qui se sont fermés pour toujours sur l'objet de sa plus tendre affection.

XXII

Arrivée en Angleterre.

Malgré les prédictions de la météorologie, une science fort intéressante, mais encore à l'enfance, la mer continuait à être calme et notre voyage semblait devoir s'achever dans d'excellentes conditions. Nous devions arriver le 9 mars à Liverpool et nous étions déjà au 7, sans que rien vint réveiller nos alarmes.

Les passagers de la *Scythia* ne voulurent pas terminer la traversée sans penser aux pauvres orphelins de Liverpool et, la veille

de notre arrivée à Queenstown, on organisa un concert au profit de cette œuvre charitable.

Chacun, selon son talent ou son entrain, se montra disposé à contribuer à cette fête à bord. On arrêta un programme composé de chansons américaines, anglaises et de couplets de la *Fille de Madame Angot*. Ce fut un jeune Américain qui se chargea de ces derniers, mais avec quelle prononciation bizarre, grand Dieu ! Ce n'en était que plus divertissant.

Parmi les morceaux qui furent exécutés il y en eut deux qui attirèrent mon attention, car ils étaient véritablement gracieux. C'était d'abord un solo avec chœur : « *By and By* » en forme de barcarole, et ensuite une romance américaine : « *Oh ! my heart is gone* » pour voix de baryton. On chanta aussi le fameux

« *Home sweet home* » qui était tout à fait de circonstance.

Tout le monde se réjouissait tellement à l'idée de grossir la part des orphelins des pauvres matelots qui exposent pour nous leur existence, que chacun, à l'envi, voulut apporter sa part de collaboration musicale à notre concert improvisé.

Le capitaine Hains me demanda de quêter à la fin de cette petite fête, et je m'y prêtai certes de grand cœur. Je promis également d'abandonner aux orphelins, si je la gagnais, la somme de douze livres (300 fr.) de la poule que l'on avait faite au sujet de l'heure de notre arrivée à Queenstown. Je la gagnai, en effet, et ce fut une grande joie pour le capitaine qui rapportait ainsi à ses petits protégés une somme beaucoup plus considérable

que celle qu'il leur avait toujours rapportée de ses voyages.

Nous étions tous montés sur le pont, après le concert, ne voulant pas nous coucher avant d'avoir aperçu la lumière du premier phare de la côte d'Irlande. Mais notre attente fut vaine : il était plus de minuit, les feux du bord étaient éteints, il nous fallut rentrer dans nos cabines.

La nuit fut encore très-calme. Le lendemain à 7 heures du matin, nous fîmes relâche à Queenstown, quinze minutes seulement pour échanger les paquets de la poste. Malgré l'heure matinale, une grande partie des voyageurs courut sur le pont pour voir la terre et ceux qui ont fait de longues traversées comprennent le vif sentiment de joie qui s'empare de ceux qui aperçoivent enfin

la côte ferme après tant de journées passées entre le ciel et l'eau.

Donc, un quart d'heure après, nous nous remîmes en marche et le capitaine nous annonça qu'il garantissait maintenant le beau temps jusqu'à notre arrivée à Liverpool.

Le dernier jour ne fut pas cependant très-beau. Une vapeur épaisse et humide nous enveloppait, le ciel était couvert de nuages, et quoique la mer restât calme, nous commencions à redouter la réalisation de la prédiction du *New-York Herald.* La journée fut, malgré tout, très-bonne et l'on nous annonça que nous entrerions dans le port de Liverpool entre deux et trois heures du matin, mais nous ne pouvions quitter le navire avant 10 heures, à cause de la visite sanitaire et des formalités de la douane.

Nous passâmes la nuit à l'entrée du port

où nous avions jeté l'ancre, et lorsque le premier coup de cloche de huit heures se fit entendre, tout le monde était déjà habillé et l'on se trouva au complet, le capitaine en tête, pour le déjeûner. On était si content, on paraissait si heureux d'avoir terminé ce voyage! Le capitaine nous avoua pourtant que jamais il n'avait fait une aussi magnifique traversée, surtout dans cette saison des tempêtes équinoxiales.

Mais, en ce qui me concerne, aucune parole ne saurait exprimer la joie qui inondait mon cœur....

L'idée de me retrouver en Europe et de me rapprocher de mon enfant et de ma patrie; de me retrouver au milieu de mes amis qui n'avaient pas cessé de m'engager à un prompt retour; le contentement très-singulier que j'éprouvais d'avoir quitté l'Amé-

rique, un pays de positivisme sec, d'égoïsme et d'extraordinaire indifférence ; la certitude de me retrouver avec toutes mes affections, et dont un Océan à franchir ne me séparerait plus, tout cela, tous ces sentiments bien légitimes et si naturels, quand le cœur domine en nous, me emplissaient d'une joie intime et intense que je ne saurais définir.... Il me semblait que je revenais d'un long et pénible rêve... je me sentais revivre !

XXIII

Quelques réflexions finales.

A dix heures un yacht vint accoster notre bateau : toutes les formalités étaient finies et chacun, sa personne et ses paquets, se disposa au débarquement. Le moment des adieux de la part de tout le personnel de la *Scythia* fut très-touchant. Nous nous étions habitués à ces braves gens qui avaient été complaisants et empressés pour nous. Nous les remerciâmes, certes, de grand cœur, et quand nous nous dirigions sur Liverpool, les saluts des officiers et des équipages nous accompa-

gnaient encore du haut de la dunette ou des gaillards d'avant et d'arrière.

A Liverpool, M. et Mme C.... nous invitèrent à un déjeuner qu'ils voulaient absolument m'offrir avant de nous diriger sur Londres. Il était impossible de refuser tant l'invitation était pressante et aimable. Ce déjeuner nous fut servi, et admirablement servi, à l'hôtel Adelphi ; après quoi nous prîmes nos billets à la gare de Midland-Railway, un Pulmann. — Car pour Londres, ces voitures si confortables dont nous n'avions fait aucun usage à New-York, leur patrie d'origine.

C'est là, dans ces superbes salons roulants, que M. et Mme Wait, qui continuaient avec nous le même voyage, nous annoncèrent un luncheon préparé encore en notre honneur. Et, effectivement, lorsque à deux heures nous nous arrêtâmes à Derby, une

des principales stations du parcours, la gracieuseté promise nous fut faite dans le salon avec tous les soins et tout le luxe désirable.

Si j'insiste sur ces petites fêtes du retour, c'est que je suis heureuse de faire la part des Américains aimables. Autant nous rencontrâmes dans leur pays de froideur et d'indifférence, autant quelques-uns de leurs compatriotes semblaient vouloir racheter le vice originel de la patrie, à force de prévenances, d'attentions et, je dois dire le mot, de politesses... Je quittais la terre des *pratical men*, et je me retrouvais, en deçà de l'Océan, avec des citoyens de la libre Amérique, devenus subitement, au contact de l'air européen, des gens de cœur et de savoir-vivre. C'est ce qui me fait un peu croire à l'influence des milieux. Là bas, le sentiment fait sourire;

ici, il est la loi, le propulseur des bonnes actions et, parmi nous, l'Américain le plus froid, le plus sceptique, le plus égoïste, n'échappe pas à cette douce influence.

Arrivée à Londres, nous nous séparâmes de nos compagnons de voyage, nous promettant, d'ailleurs, de les revoir à Paris.

Puis, le 15 mars, nous rentrions enfin dans cette capitale de la civilisation, qui nous manquait tant, lorsque toute la largeur de l'Océan nous séparait des rives de la Seine.

L'Amérique du Nord est une grande terre de travail, je l'ai déjà bien des fois écrit dans ces pages familières ; mais rien n'y saurait enchaîner l'âme artiste, le cœur sensible, ni même l'intelligence élevée. Nous retrouvions l'Europe, puis la France, la belle France! avec Paris, ce pôle universel d'attraction ; et moi, j'allais, de plus, revoir ma chère et glo-

rieuse patrie, ce foyer, cette affection, cette douce et grande joie !... Oh ! combien alors pour moi, l'Amérique redevenait petite !

Epilogue.

A l'affectueuse insistance de mes amis, qui me demandaient sans cesse un récit de mon excursion transatlantique, j'ai consenti à écrire ces lignes, qui ne sont ni une révélation, ni une étude. J'avais promis de remplir quelques pages, du bavardage décousu que je confiais, chaque jour, en mer, ou sur la terre ferme, à mon carnet intime. On le voit: rien de bien curieux, rien d'extraordinaire n'avait été consigné par mon crayon; et comme je n'ai pas voulu faire un ouvrage

dans le sens prétentieux du mot, je me contenterai du titre d'impressions rapides, et ces esquisses, je les livre ici, non à la grande critique du public, mais au souvenir discret et bienveillant des amis.

TABLE DES MATIÈRES

I. — Pourquoi en Amérique ? — Un aveu 1
II. — La *Scythia*. — Types du bord 5
III. — Un télégramme filial. — L'installation. — La table 13
IV. — La tempête 19
V. — Récidive. — La charité à bord 29
VI. — L'arrivée 35
VII. — New-York. — Premier aspect 41
VIII. — Un hôtel américain 45
IX. — L'aristocratie... à l'américaine 55
X. — L'homme du Texas 65
XI. — L'homme du Texas, buveur de lait 73
XII. — L'homme du Texas néophyte et général 81
XIII. — New-York monumental 89
XIV. — New-York dansant 97
XV. — New-York gazette 103
XVI. — La police secrète 111
XVII. — L'homme du Texas reparaît 117
XVIII. — La neige à New-York 123
XIX. — A Arion-Ball 127
XX. — Une infamie 133
XXI. — Le départ. — Temps favorable 145
XXII. — Arrivée en Angleterre 155
XXIII. — Quelques réflexions finales 163
Epilogue 169

VERSAILLES. — IMP. CERF ET FILS, RUE DUPLESSIS, 59.

GENERAL BOOKBINDING CO.
78 53 A
281ST 005 I 31
QUALITY CONTROL MARK

F 128.47 .S96 C.1
Quarante jours at New-York
Stanford University Libraries
3 6105 036 989 031

F128.47
S96

DATE DUE

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA
94305